

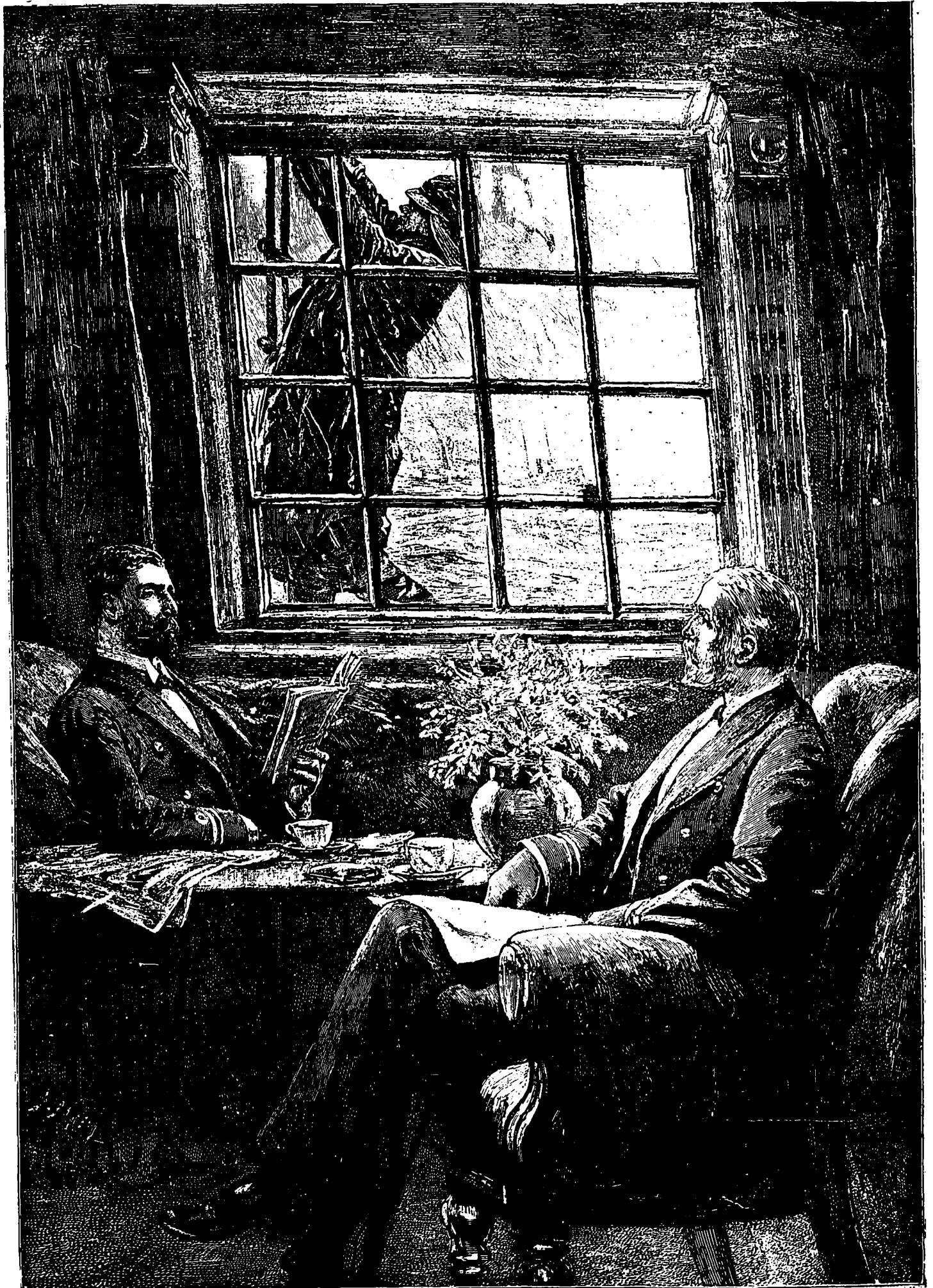
Le Samedi

VOL. VI. - NO 16

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LA VIE A BORD



Circonstances où il vaut mieux être commandant que mousse.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSÈTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 SEPTEMBRE 1894

Des jumeaux peuvent être excentriques ; mais
ils ne sont jamais dépareillés.Je suis plongé jusqu'au cou dans mes affaires
disais le professeur de natation.—Tiens, vous bâtissez ! Comment allez-vous
chauffer votre maison ?

—Je fais venir ma belle-mère.

Cockney, (convalescent, à sa garde malade) —
Donnez-moi de l'eau. Commencez pas une cuillerée
à thé pour m'y habituer peu à peu.*Le professeur.* — Quel est le mauvais côté de la
richesse ?*L'élève.* — C'est le côté qui s'éloigne de nous.—Après tout, ma femme, tu ne peux pas dire,
que je contracte de mauvaises habitudes ?

—En effet, c'est tout le contraire, tu les dilates.

Jeune marié. — Quoi ! Tu as vingt-cinq ans au-
jourd'hui ! Mais l'an dernier à notre mariage, tu
n'en avais que vingt !*La jeune femme.* — C'était le cas, mais j'ai bien
vieilli dans le cours de cette année.

L'UTILITÉ DES PASSE PARTOUT

Premier étudiant. — J'ai des chambres superbes,
avec un passe-partout, pour entrer à toute heure.*Second étudiant.* — Moi, si j'avais un passe-par-
tout, je ne rentrerais jamais.

DIFFÉRENCE DE CARACTÈRE

—Vous allez me payer, disait le créancier à
un marchand de charbon, sinon je serai pour les
grandes mesures.—Comme nous ne nous ressemblons pas ! Je
suis toujours pour les petites mesures, moi.

Commentaires sur l'exposition de Québec



Par un témoin oculaire.

CHAQUE CHOSE A SON TEMPS

L'ancien amoureux. — Comment se fait-il, mon-
sieur, que vous permettez à votre fille de me
poursuivre pour rupture de mariage, quand vous
ne vouliez pas entendre parler de notre union
que vous déclariez déshonorante pour votre fa-
mille.*Le père, indigné.* — Apprenez que je fais chaque
chose à son heure. Dans ce temps-là, je faisais
du sentiment ; maint nant, je suis aux affaires.

AVANT ET APRÈS

M. de Grosmanche. — Des femmes politiques !
Eh ! bien, si ma femme se metait de cabaler, je
l'envoyerais de ma maison. C'est moi qui vous le
dis.*Deux ans après.* — Ma chère Belsamire, je suis
assez sûr d'être élu ; mais par précaution, vas
donc demander aux Pierrette et aux frères Vin-
cent de voter pour moi !

INVITATION ALLÉCHANTE

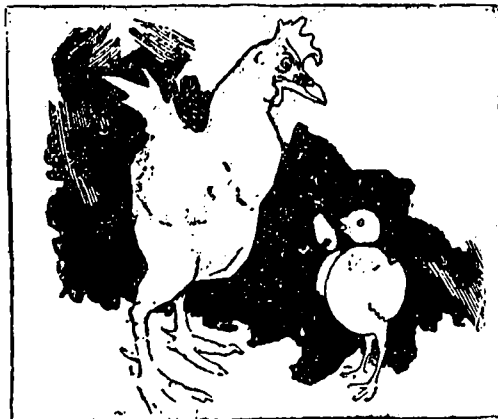
Un journal de Dakota, publie l'annonce sui-
vante, qui ne manque pas de philosophie :" Si John Jones, qui a déserté sa femme et un
bébé, il y a vingt ans, veut revenir, le susdit bébé
lui promet la meilleure tripotée qu'il a jamais
eue."

QUESTION DE SAVOIR

—Docteur, quel est mon compte ?

—Ma chère dame, comme je sais que vous avez
été bien éprouvée cette année, je ne vous deman-
dai rien.—Mais je voudrais savoir qui de nous deux
doit payer le pharmacien.

L'ESPRIT DE CASTE



(A l'Exposition.)

Signor Coquopolos. — Tu me demandes la raison de
mon indifférence ? J'avais trois ans quand j'appris que
j'avais été couvé par une poule de cinq sous. J'en pleure
encore. Où sont mes ancêtres ?

LA PRIÈRE ET L'AUMONE

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche.
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,
Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,
Causant de ce qu'on peut acheter pour dix sous.
Juste au seuil de l'église un pauvre les arrête :
" La charité, j'ai faim ! " Jean détournant la tête,
Lui répondit : " Si je n'avais
Qu'un sous, je vous le donnerais !
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.
—Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une somme ;
Prenez-la, voici de l'argent."
Et dans la main de l'indigent
Il met ses beaux dix sous, la pièce tout entière.
Il entra dans l'église alors avec son frère,
Et tous les deux priaient très-bien dans le saint lieu,
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu.Car il ne suffit pas de prier dans un livre ;
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux.
Et leur donner l'argent quand on n'a pas le cuivre.
Joindre les mains, c'est bien ; mais les ouvrir, c'est mieux.

PLUS DANS LE TON

Un monsieur, qui trouve au restaurant, un
cheveu dans sa soupe :—Ma chère belle *waiter*, la prochaine fois,
vous me l'offrirez dans un loquet.

ERREUR FATALE

—Si vous aviez pris la bonne voie, disait le
chapelain à un nouveau prisonnier, vous ne seriez
pas ici.—Je le sais bien, disait le malheureux, au lieu
de chercher à pas er par St. A-bans, c'est la route
de Rouse's Point que j'aurais dû prendre ; je se-
rais maintenant à New-York.

PERD RIEN POUR ATTENDRE

La scène est aux Etats-Unis, le pays du di-
vorce :—Mais si tu ne l'aimes pas, Clara, pourquoi
l'épous-s-tu, quand tu es si bien ici ?*Clara.* — Maman, il m'a mis au défi, et il comp-
tait sur mon caractère. Oh ! il me le paiera
quand nous serons mariés.

LA PREMIERE CHOSE

—Dis-donc, si le feu prenait à l'église, qu'est-
ce qui serait d'abord détruit ?

—Je ne sais pas.

—Mais, l'orgue, imbécile.

—L'orgue ! Pourquoi ça !

—Parceque les pompes ne peuvent pas jouer
sur un orgue.

DÉCISION SUBITE

Le beau jeune homme avait entendu sonner
onze heures sans parler du partir, quand le vieux
père descendit lourdement en se rendant sur le
perron.—Assurement, papa, dit-elle, vous n'allez pas
dehors à cette heure de la nuit.—Une minute seulement, ma fille, je vais dé-
tacher les chiens.Il prit au beau jeune homme une soudaine fan-
tasia de s'en aller.

LE SONGE DE JOSEPH RÉPÉTÉ

Un jeune élégant du meilleur monde, ce qu'on
appelle un beau parti, s'aperçoit au cours d'une
promenade prolongée, dans une petite ville non
loin de Montréal, que toutes les mères avaient
organisé à son occasion la chasse au mari. Il avait
eu surtout à subir les assauts d'une famille remar-
quable par le nombre comme par l'embonpoint
des filles à marier. De là il tombe dans un cercle
envahi par la maigreur.—Dis donc, murmure-t-il à l'oreille de son ami,
est-ce un rêve ? Après les *salanées* grasses les
salanées maigres !

LA FABRICATION DES YEUX ARTIFICIELS

C'est là une fabrication qui peut se classer parmi les industries bizarres ; mais elle est intéressante en raison même de cette bizarrerie et aussi par suite de l'importance qu'elle a prise. Non seulement en effet elle a pour but de créer de petits appareils remédiant, de façon fort imparfaite il est vrai, à l'apparence si horrible que prennent les yeux frappés d'un traumatisme quelconque, en rétablissant dans l'orbite un globe oculaire ayant l'aspect normal ; mais encore elle a un débit très considérable de ses produits dans la confection des poupées et aussi dans la préparation et l'empaillage des animaux destinés aux collections.

On comprend que, dès longtemps, les médecins et chirurgiens ont cherché un moyen de masquer les mutilations des organes de la vie. Comme de juste, le moyen employé n'était d'abord que bien primitif, et il ne pouvait nullement donner l'illusion : c'était en réalité une plaque de métal qu'on fixait extérieurement à l'orbite et à la façon d'un bandeau, et sur laquelle on peignait plus ou moins grossièrement l'image d'un œil. La peinture employée était le plus souvent de l'émail, du verre coloré et l'on a retrouvé, sur des momies égyptiennes, des plaques émaillées de cette sorte.

On imagina plus tard une coque métallique également émaillée, mais qui se fixait dans l'orbite, sous la paupière : Ambroise Paré parlait "d'adapter dans l'orbite un œil fait par artifice." Quand on ne pouvait y loger cet œil, on façonnait un morceau de cuir, "le peintre lui donnant par son artifice figure d'œil," on le posait et le maintenait sur l'orbite. Au dix-septième siècle on imagina un globe en verre peint, puis uniquement en émail, en cherchant à copier autant que possible la nature. Un Français, Hazard Mirault, s'efforça d'obtenir la coloration et la disposition exactes des différentes parties de l'œil : comme nous allons le voir, en expliquant tout à l'heure la fabrication, la pupille, l'iris, la cornée, prenaient l'apparence de la réalité. Depuis lors les modifications et progrès qui ont pu se produire dans cette industrie toute spéciale, ne sont que très secondaires relativement. Etudions le mode de fabrication actuel.

L'ouvrier, qui doit posséder une grande habileté et un goût pour ainsi dire artistique, prend un tube de verre opaque et en fond l'extrémité à la flamme d'un chalumeau, tout en procédant comme pour faire ces petits globes dont l'emploi est si divers : c'est-à-dire qu'il souffle par le tube, tout en lui donnant un mouvement de rotation sur lui-même. Au bout d'un certain temps, il a produit une sorte de poire au bout de son tube. Il détache cette poire et en ferme au fou son extrémité ouverte : puis il donne à la partie bombée une surface lisse et parfaitement arrondie. Le globe oculaire est ainsi constitué ; mais ce n'est encore rien.

On saisit une baguette de verre coloré, on la porte à l'incandescence et l'on en fait tomber une goutte sur la surface du globe : il faut qu'elle affecte une forme bien circulaire, car c'est elle

qui va représenter l'iris. Il faut prendre telle ou telle baguette, suivant qu'on veut donner à l'iris telle ou telle couleur ; il est même le plus souvent nécessaire de recourir à plusieurs baguettes pour donner les nuances diverses de l'iris. Il faut ensuite former l'ouverture sombre de la pupille au milieu de l'iris, et pour cela on coule de même une nouvelle gouttelette d'une autre baguette de verre. Tout cela est délicat, parce qu'il faut éviter que les gouttes d'émail ne s'élargissent hors de propos.

Mais il faut encore donner à l'iris le léger relief et le brillant qui se produisent dans un œil naturel : dans ce but on recouvre toute la surface de l'iris d'une goutte de cristal fondu translucide. On complète l'effet en dessinant avec de la cou-

ment solide, maintenu qu'il est par les paupières.

Ce qui complique un peu la fabrication d'un œil artificiel, c'est que l'ouvrier qui en est chargé doit le faire exactement semblable, comme coloration et à tous les points de vue, à l'autre œil resté sain.

Cette industrie est des plus importantes, car elle ne s'occupe pas seulement de la fabrication des yeux humains, mais aussi de celle des yeux d'animaux et des yeux de poupées : les uns et les autres demandent une préparation beaucoup moins soignée et de plus ils ne sont pas en forme de calotte concave, mais tout simplement de boule pleine. Cela n'empêche point que les yeux d'animaux pour empaillage sont assez difficiles à fabriquer, les colorations, la forme de la prunelle étant des plus variables.

DANIEL BELLET.

QUELQUES NOTIONS SUR LA BASSE-COUR



La Citadine.—Ce sont vos ponduses ? Quand vous trouvez un œuf gâté, je suppose que vous le faites recommencer par la poule ?

leur rouge les vaisseaux sanguins, les vaisseaux conjonctivaux, comme on dit, sur la sclérotique. Une courte exposition au chalumeau fond un peu tous les contours et les adoucit.

Mais on ne peut songer à insérer cette poire de verre dans l'orbite de celui à qui l'on veut mettre un œil artificiel : aussi, au moyen d'un couteau spécial on découpe et sépare un segment d'une forme particulière, suivant l'œil qu'on veut soigner, ou plutôt remplacer. On a ainsi une sorte de petite calotte dont on arrondit les angles au feu : on le glisse sous les paupières, et, s'il est bien fait, sa face postérieure doit s'appliquer bien exactement sur ce qui reste du globe oculaire, et en suivre tous les mouvements : il est absolu-

POISONS ET CONTRE-POISONS

Acides. — Eau magnésienne ou eau de saxon en abondance.

Acide prussique. — Faire respirer des compresses d'eau chlorée.

Antimoniale. — Tannin, décoction concentrée de noix de Galle, de quinquina, d'écorce de chêne.

Arsenicale. — Faire vomir ; hydrate de peroxyde de fer délayé dans de l'eau sucrée, puis magnésie.

Belladone. — Faire vomir ; café, vin.

Brome. — Légère décoction d'amidon.

Cantharides. — Eau de graine de lin en quantité ; bains prolongés, potion camphrée, injections mucilagineuses dans la vessie.

Chempignons. — Faire vomir ; décoction de noix de Galle, eau vimigrée.

Chlore. — Blancs d'œufs dissous dans l'eau (une douzaine).

Ciguë. — Faire vomir ; café, vin.

Digitale. —

Eau de Javel. — Blancs d'œufs dissous dans l'eau (une douzaine).

Iode. — Légère décoction d'amidon.

Mercuriale. — Faire vomir ; eau albumineuse ou mieux persulfure de fer hydraté, qui est un antidote de la plupart des poisons métalliques.

Moules. — Limonado additionnée de quelques gouttes d'éther.

Le camphre passe pour le contre-poison des moules, mais il ne faut l'employer qu'après les prescriptions du médecin.

Nitrate d'argent. — Eau salée en abondance (sel marin).

Opium et ses composés : laudanum, etc. — Décoction

concentrée de noix de Galle, puis forte infusion de café et exerce le plus possible.

Phosphore. — Faire vomir ; puis magnésie calcinée en quantité.

Sels de plomb. — Sulfate de potasse, de soude, de magnésie.

Sulfate de quinine. — Vins généreux ; café.

Sulfate de zinc. — Laid en abondance.

Stramoine. — Faire vomir ; café, vin.

Strychnine. — Insufflation d'air dans les pommes pour éviter l'asphyxie ; décoction de quinquina.

Vert de gris. — Faire vomir ; eau albumineuse ou mieux persulfure de fer hydraté.

LES SURPRISES DE L'OPPOSITION



Lili.—Mon oncle, est-il bête, Alfred ! Il croit que ces agneaux ça marche sur des gigots de mouton !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

On juge un dangereux voleur accusé d'avoir tenté de dévaliser une habitation pendant la nuit.

—Accusé, lui dit le président, vous commettez un vol avec effraction. On vous a surpris en flagrant délit...

—Mandez pardon, mon président, à preuve que quand on m'a arrêté, j'étais sur le toit de la maison.

—Justement, c'est ce qu'on appelle être pris sur le "faîte."

Les adversaires se rencontrent au guichet de la gare.

L'un d'eux demande un billet pour le Vésinet, aller et retour.

—Vous êtes donc bien sûr de revenir?... dit l'autre d'un ton gouaillier.

—Absolument.

Alors... recevez toutes mes excuses, reprend-il sur un autre ton.

Maison de campagne à louer.

—Comment ! s'écrie un Parisien, c'est ce que vous appelez un parc : un saule et quatre pieds de géraniums couverts de poussière !

—Pour ça, Monsieur n'a pas à se préoccuper. Le concierge viendra les épousseter tous les jours.

En famille :

Un jeune prodige, — futur lauréat du Conservatoire, — exécute sur le piano une symphonie non moins pastorale que militaire.

Les parents se pâment.

—Hein ? s'écrie la tante en s'adressant à son voisin, est-ce assez bien rendu ? Entendez-vous le bruit des paysans, des soldats qui s'éloignent ?...

—Ah ! fait le voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano !

Entre amis :

—Eh ! vous ne m'avez pas rendu mon parapluie. Je vous l'ai prêté il y a plus d'une semaine.

—Je sais bien ; mais il a toujours plu depuis.

La scène se passe chez un préparateur naturaliste.

Une vieille dame à lunettes bleues, un cabas à la main :

—Je ne suis pas contente, monsieur ; vous avez empaillé mon pauvre perroquet, il y a à peine un an, et voilà qu'il perd déjà ses plumes.

L'empailleur :

—Certainement, madame. C'est là le triomphe de notre art ! Je suis parvenu à empailler si bien les oiseaux et d'une façon si naturelle qu'ils meurent tout comme s'ils étaient vivants.

Nos mendiants :

Un monsieur rencontre un aveugle auquel il donne une pièce blanche.

—Je vous demande bien pardon, dit l'aveugle, mais on n'accepte plus de pièces italiennes à partir d'aujourd'hui.

—Qu'en savez vous ?

—Oh ! Monsieur, j'ai lu cela dans mon journal. Je ne suis pas aveugle, je suis sourd-muet.

On donne à un bohème le conseil de se méfier des pièces à l'effigie du Pape, qui, à

partir du 25 juillet, ne seront plus reçues dans les caisses publiques.

—Bah ! répond l'autre, cela m'indiffère. Lorsqu'arrive le 25 d'un mois, il y a longtemps que je n'ai plus le sou.

Herborisation et logique des mots :

—Comment appelez-vous ces fruits ?

—Des nerpruns.

—Mais ils sont tout rouges ?

—C'est parce qu'ils sont encore verts.

Notes d'album :

C'est par l'éducation des femmes qu'il faut commencer celle des hommes.

Les gens qui n'ont rien à faire cherchent des torts à autrui pour s'occuper.

L'indulgence est une vertu d'autant plus facile qu'elle épargne bien des embarras.

Au palais, le président à un témoin :

—Qu'est-ce qui vous faisait croire que les prévenus étaient mariés ?

—Dame ! mon président, ils se disaient toujours des choses désagréables !

—Se laver les dents, oui, sans doute ; mais l'inconvénient, ça les déchausse.

—Alors, à ce compte-là il ne faudrait jamais se laver les pieds ; ça les déchausse bien davantage.

Entre deux bons boutiquiers :

—Dites donc, voisin, qu'est-ce que c'est donc que cette dette flottante dont on parle toujours ?

—Flottante ? ce doit être le budget de la marine.

On engageait vivement un célibataire à épouser une jeune fille bas bleu.

—C'est, lui disait on, une nature d'élite, elle sera femme de lettres.

—Oh ! dit le futur, j'aimerais mieux qu'elle fut femme de ménage.

—Elle fait très bien les vers.

—J'aime mieux qu'elle les rince.

—Mais, monsieur, c'est une femme qui ira à la postérité !

—J'aime mieux qu'elle aille au marché.

Pendant les vacances, le petit Paul écrit les dépenses de sa mère, et met un seul s à poisson.

—Comment, tu as eu le prix d'orthographe, et tu écris poisson au lieu de poisson.

—C'est que, vois-tu petite mère, j'ai bien senti qu'il n'était pas frais.

On trouve parfois, juxtaposées, des enseignes peu faites pour aller ensemble. Ainsi on peut lire rue Saint-Martin :

Prêts sur titres.

Et au-dessous :

Fabrique de prières perpétuels.

Après tout, la seconde enseigne est sans doute un avertissement ?

COMMENCEMENT PARTOUT

—Je suis bien contente : mon mari se réforme.

—Je l'ai pourtant vu entrer encore à la buvette, aujourd'hui.

—C'est vrai ; mais autrefois il prenait du whiskey pur ; maintenant, il met de l'eau dedans.

FÊTES DE NUIT



UN CONCERT SUR LES TOITS

CONTE DE CARÊME

“Cousine Noémi, contez-nous une histoire.”

On est à la campagne, à Retondes, entre la forêt de Laigue et la forêt de Compiègne, au fond d'une vieille maison, demi-ferme et demi-manoir, bâtie en un pli de la vallée de l'Aisne. Les fenêtres ouvrent sur un verger touffu qui dévale en pente douce jusqu'aux berges de la rivière. Le crépuscule, qui arrive dès sept heures en avril, embrunit le fond de la vallée et veloute d'une vapeur bleuâtre les poiriers et les pruniers tout blancs de fleurs.

Le vent, encore humide des giboulées du matin, apporte des odeurs de sève et de bourgeons verts dans le salon, où un pétillant feu de pommes de pin égale la haute cheminée.

La famille est venue à Retondes passer les vacances de Pâques, et comme la semaine sainte ne permet pas de distractions bruyantes, les grands-parents jouent au whist, tandis que, à l'autre bout de la pièce spacieuse, les jeunes gens : garçons de vingt à vingt-cinq ans et filles de dix-huit, entourent le canapé où Mme Noémi roule un ouvrage de tapisserie.

Cette dernière est une femme de quarante-cinq ans, très jeune d'esprit, ayant, malgré ses cheveux grisonnants, de grands yeux printaniers, un joli timbre de voix, une réveillante vivacité et une rare verdure. Mariée deux fois, dans d'assez tristes conditions, elle n'a pas eu beaucoup à se louer de la vie. Néanmoins, ce qui est très méritoire, en ce temps-ci, où le pessimisme est à la mode, les déboires ne l'ont pas rendue maussade. Quand on a l'âme saine, on sait porter ses ennuis même avec grâce ; et Mme Noémi possède cette inappréciable santé de l'âme. Aussi est-elle le boute-en-train de ces jeunes gens qui se pressent autour d'elle, et, comme la jeunesse d'aujourd'hui est assez morose, c'est elle souvent qui a l'air d'avoir vingt ans, tandis qu'eux paraissent en porter quarante.

“Vous voulez une histoire ? dit-elle en souriant ; eh bien ! en voici une qui sera de saison, puisque nous sommes en semaine sainte.”

“Il y a vingt ans, j'étais veuve de mon premier mari et je vivais fort solitaire dans un appartement du faubourg Saint-Germain. Je me hâte de vous dire que cette solitude ne me pesait pas. J'avais vu beaucoup le monde pendant mes trois années de mariage, et il m'avait laissé une impres-

Nanniche, qui cumulait les fonctions de femme de chambre et de cuisinière.

“Cette Nanniche était une chambrière adroite et dévouée, mais un cordon bleu des plus médiocres ; elle manquait d'invention, ignorait l'art de varier ses menus et de rendre un plat appétissant ; bref, elle mettait ma gourmandise à une rude épreuve ; car j'ai toujours été portée sur ma bouche, je l'avoue, et ce vice s'était encore déve-

loppé depuis mon veuvage... La gourmandise doit être spécialement le péché des gens condamnés à vivre en solitude.

“Pendant le carême de l'année dont je parle, jamais l'inhabileté culinaire et la pauvreté d'imagination de Nanniche ne s'étaient plus tristement manifestées. Aussi attendais-je avec impatience la fin de la semaine sainte. Le matin du vendredi saint, je vis entrer dans ma chambre ma cuisinière triomphante :

— Madame, commença-t-elle d'un air finement souriant, madame ne me reprochera plus de lui servir toujours la même chose. J'ai trouvé un plat que madame n'a pas encore mangé depuis que nous sommes en carême ; et je lui réserve une surprise pour ce soir.

— Quelle surprise, Nanniche ?

— Voici, reprit-elle en s'épanouissant : j'ai fait, hier, dessaler de la morue, et je l'accromoderai à la sauce blanche pour le dîner.

— De la morue ! m'exclamai-je avec horreur.

— Je suis comme le *petit épiciier* de Coppée :

Je ne puis pas sentir l'odeur de la morue...

— De la morue, répétai-je, je la déteste !

— Bonnes gens, protesta Nanniche en joignant les mains, c'est-il Dieu possible ?... Mais j'assure à madame que c'est très bon... avec des poignes de terre autour... Moi, je m'en lèche les doigts !

— Eh bien ! vous pourrez vous en gorgier tout à votre aise, car je ne dînerai pas ici ce soir !

— Là dessus je m'habillai, je mis mon chapeau, mes gants, et je sortis furieuse.

RESULTAT IMPREVU



Robinette, songeant. — Ce n'est pas de sitôt que je me ruinerai à apporter de la ville des livres intéressants à ces demoiselles !

sion de fatigue et d'asservissement dont je n'étais pas fâché de me remettre. Je lisais, je travaillais à l'aiguille, je jouissais paisiblement de mon indépendance reconquise ; et, bien que je comptasse vingt-cinq ans à peine, mon isolement m'était très doux. Je voyais de loin quelques amis intimes, je dinais une fois par semaine chez mon grand-père maternel, et mes distractions se bornaient là. Le reste du temps, je demeurais enfermée chez moi, en tête-à-tête avec ma vieille bonne

Je ne puis pas sentir l'odeur de la morue...
— De la morue, répétai-je, je la déteste !
— Bonnes gens, protesta Nanniche en joignant les mains, c'est-il Dieu possible ?... Mais j'assure à madame que c'est très bon... avec des poignes de terre autour... Moi, je m'en lèche les doigts !
— Eh bien ! vous pourrez vous en gorgier tout à votre aise, car je ne dînerai pas ici ce soir !
— Là dessus je m'habillai, je mis mon chapeau, mes gants, et je sortis furieuse.

« De la morue !... Après le maigre dîner de la veille et les sardines du déjeuner, c'était un comble... Je ne décolorais pas ; et, les lèvres serrées, la tête basse, je marchais droit devant moi, d'un pas accéléré, comme si j'avais eu hâte de fuir mon logis déshonoré par l'odeur nauséabonde du *stockfish*. Sans presque m'en douter, je me trouvais dans le jardin des Tuileries, où les lilas bourgeonnaient et où les pousses nouvelles des marronniers verdoyaient sur le ciel d'un bleu tendre. La gaieté du soleil et la joie des enfants courant parmi les quinconces dissipèrent brusquement ma mauvaise humeur. J'eus honte de ma colère ; et, m'esseyant au pied d'un arbre, je ne pus m'empêcher de rire :

« — Tout ça est bel et bon... Mais où dînerai je ce soir ?... Bast ! j'irai chez mon grand-père Le Fauchoux. Il ne mange jamais hors de chez lui ; je suis sûre que Victoire tui aura cuisiné un bon maigre, car elle s'y entend et le bonhomme est difficile.

« Je me décidai donc à gagner, de mon pied léger, la rue de Vintimille, où demeurait mon aïeul. Tout en cheminant, je songeais :

« — Armand viendra sans doute dîner... Il aime la bonne chère : c'est encore une garantie ; et puis il est amusant et nous passerons une agréable soirée.

« Mon grand-père Le Fauchoux s'était marié deux fois, et chacune de ses femmes lui avait donné un enfant, qui avait fait souche à son tour. Armand était un petit-fils du second lit et par conséquent mon cousin. Il vivait avec notre aïeul, dont il était le Benjamin, et il courait sur ses vingt-huit ans. Joli garçon, très gâté, un peu fat, il ne manquait pas d'esprit, et me faisait un doigt de cour ; ce dont je riais sans le prendre trop au sérieux.

« Après avoir flâné le long de la rue de la Paix, sur les boulevards et dans la chaussée d'Antin ; après m'être choisi, en imagination, des toilettes ou des bijoux à chaque vitrine, j'arrivai, vers cinq heures, rue de Vintimille. Je sonnai chez mon grand-père, et sa corpulente cuisinière vint, en soufflant, m'ouvrir la porte.

« — Victoire, m'écrivai-je, bon-papa est-il rentré ?

« — Oui, madame ; monsieur est dans son cabinet.

« — Je viens lui demander à dîner... Qu'y a-t-il pour ce soir ?

« — Madame, nous avons des épinards et de la morue aux pommes de terre.

« — De la morue !... encore !... c'est un règne ! Je croyais que bon-papa ne l'aimait pas ?...

« — Oh ! j'ai une petite sole pour monsieur, et puis M. Armand apportera sans doute quelque gourmandise... Soyez tranquille, madame, nous ne vous laisserons pas mourir de faim !

« Un peu rassérénée par ces paroles et sachant, d'ailleurs, que Victoire était une cuisinière pleine de ressources, j'entraï dans le cabinet de mon grand-père, en faisant bonne mine à mauvais jeu :

« — Bonjour, bon papa ! dis-je en l'embrassant. Je me suis invitée à dîner.

« Ancien chef de division aux Travaux publics, mon grand-père était un petit homme sec, bien conservé, galant avec les dames, mais fort rageur et un tantinet égoïste. Sa moustache grisonnante lui donnait l'air d'un ancien militaire. Il portait chez lui, comme dans l'ancien temps, un pantalon à pied et un bonnet grec.

« — Je me doutais que tu viendrais, répondit-il malignement ; je me suis dit : Aujourd'hui, le poisson est cher, Noémi a dû donner congé à sa cuisinière et j'aurai sa visite... Armand aussi sera des nôtres, et nous ferons un whist... Par exemple, je ne sais trop quel est le menu.

« Il le savait parfaitement, puisqu'il s'était commandé une sole ; mais il n'était pas fâché de feindre une sournoise ignorance, afin de tout mettre sur le dos de Victoire, au cas où le dîner ne nous plairait pas.

« A l'about d'une demi-heure, mon cousin Armand arriva et fut enchanté de me trouver là. Tandis que, selon son habitude, il me débitait force

compliments, je l'examinais à la dérobée. Il n'avait pas encore quitté son pardessus et je sondais de l'œil les poches de ce vêtement en cherchant à découvrir s'il contenait la surprise supplémentaire sur laquelle je comptais. J'avais bonne envie de le tirer à l'écart et de le questionner ; mais mon grand-père ne nous quittait pas d'une semelle ; et, en sa présence, il m'était difficile de trahir mes préoccupations gourmandes.

« Au coup de six heures — à l'ancienne mode — Victoire vint annoncer que monsieur était servi.

« — Ah ! tant mieux ! s'exclama Armand, j'ai l'estomac d'un creux... Et vous, cousine ?

« — Moi, je tombe de faim, répliquai-je.

« En même temps je pensais : « Si tu n'as rien apporté, tu t'en repentiras tout à l'heure, et ce sera bien fait... »

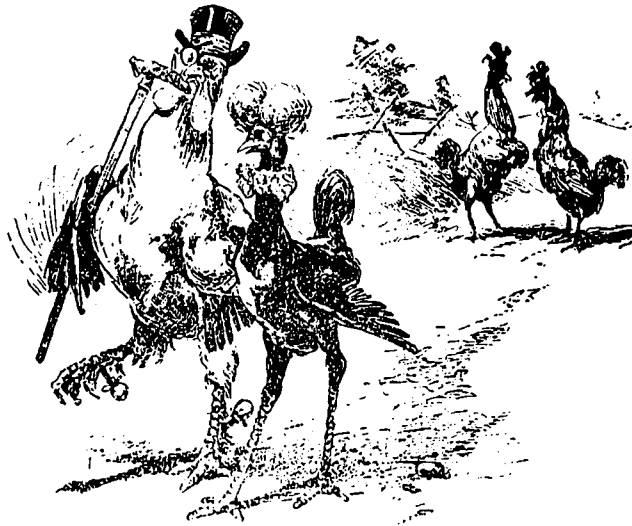
« — Allons, dit mon grand-père en m'offrant le bras, j'aime à vous voir tous deux en appétit... Passons à table.

« Dans la salle à manger où nos trois couverts avaient peine à meubler la spacieuse table ronde, une soupière fumait sur la nappe.

« — Potage de santé ! reprit notre aïeul en nous servant une assiette de soupe à l'oseille... Nos pères ne manquaient jamais de se mettre à un régime herbacé, à l'entrée du printemps... C'est rafraîchissant et apéritif !...

« Dès que le potage fut enlevé, Victoire apparut avec un plat discrètement couvert d'une cloche

LE DROIT DES FEMMES



Delle Shangai. — Après tout, c'est cette mal peignée qui nous a enlevé notre homme.

Delle Darling. — Comment ? Tu ne sais pas pourquoi ?

Delle Shangai. — Jamais de la vie.

Delle Darling. — Elle chante le coq !

en plaqué, mais dont le contenu exhalait une caractéristique odeur saumâtre.

« Armand, narines ouvertes, respirait d'un air inquiet ces émanations suspectes ; et moi je me tamponnais le nez avec ma serviette.

« — Qu'avons-nous comme poisson, Victoire ? demanda hypocritement mon grand-père.

« — Monsieur le sait bien, répartit la grosse cuisinière, c'est de la morue.

« En même temps, elle enlevait la cloche, et le poisson détesté se montrait à nous, écailleux et blanchâtre, nageant dans une sauce jaune et enguirlandé de pommes de terre. L'atmosphère de la salle s'imprégnait de plus en plus d'une forte odeur de saïson, et je ne pouvais réprimer une grimace de répugnance.

« — De la morue ! s'écria Armand, c'est infect ! Victoire, allez me chercher des sardines, du thon mariné, tout ce que vous voudrez, plutôt que cette nauséabonde nourriture !

« — Allons, Victoire, dit indulgemment mon grand-père, donnez-lui la boîte de sardines. Quant à toi, Noémi, tu n'es pas petite-maitresse et tu mangeras bien de la morue ?

« — Merci, bon-papa, protestai-je énergiquement ; je suis justement partie de chez moi pour n'en point manger... Je ne peux pas la sentir.

« Le grand-père nous regardait tous deux avec des yeux courroucés ; la moutarde commençait à lui monter au nez.

« — Mais alors, s'exclama-t-il rageusement, qui donc mangera de ce poisson ?

« — Toi, bon-papa, si le cœur t'en dit.

« — Moi ?... Je déteste la morue, avoua-t-il un peu déconcerté, et c'est pour cela que je me suis fait faire une petite sole.

« — Il tût mieux valu en commander une grande, insinua Armand en raclant ses sardines.

« — Sacristi ! poursuivit l'irascible vieillard, en posant violemment sa fourchette sur la nappe, je n'ai jamais vu des jeunes gens aussi difficiles !... Qu'on enlève ce plat !... Victoire, emportez-le à la cuisine, et régalez-vous-en !

« — Monsieur, déclara la volumineuse cuisinière, en posant solennellement sa main rouge sur ses hanches, je ne suis pas dégoûté, j'aime tout : le poisson d'eau douce comme la marée... Tout, monsieur, excepte la morue... Mon estomac ne la supporte pas.

« — Mille tonnerres ! jura le grand-père Le Fauchoux, au comble de l'exaspération ; il fallait me prévenir alors !... C'est insupportable... Prenez cette morue et donnez-la au portier !

« Victoire s'était empressée d'obéir et avait disparu avec le malencontreux poisson. Un silence gênant régnait dans la salle à manger. Mon grand-père épluchait sa sole d'un air affairé ; Armand dévorait ses sardines, et moi je grignotais maussadement mon pain sec, quand, au bout de cinq minutes, Victoire rouvrit la porte et s'avança, toujours armée de son plat de morue.

« — Eh bien ? grogna mon grand-père.

« — Eh bien ! monsieur, le concierge venait déjà de manger de la morue, il m'a dit qu'il n'avait pas envie de recommencer.

« — Allez-vous en à tous les diables !

« Tous tous mêmes à éclater de rire, mais nous fûmes obligés de nous rabattre sur les épinards et les pruneaux cuits, et nous nous levâmes de table affamés. Naturellement, la partie de whist ne fut pas folâtre ; et dès que nous fûmes fait un *rubber*, je m'empressai de m'esquiver, sous prétexte d'une migraine. Comme je descendais mélancoliquement l'escalier, je fus rejointe par Armand, qui avait suivi mon exemple.

« — Cousine Noémi, insinua-t-il, après cette petite fête, vous devez mourir de faim... Si vous m'en croyez, vous accepterez mon bras et nous irons en nous promenant jusqu'à la rue Castiglione... Je connais là un pâtisseriesier qui a toujours des tas de bonnes choses ; et nous nous y donnerons un peu de ce dîner de carême.

« Les affamés, dit-on, n'ont pas d'oreille ; je crois surtout qu'ils n'ont plus de circonspection, car j'écoutai étourdiment la proposition de mon cousin ; et nous partîmes, bras dessus, bras dessous, pour la rue de Castiglione. Chemin faisant, comme j'aurai dû le

prevoir, il se mit à fleurer avec moi. Etait-ce l'effet de la faim qui me talonnait et m'affaiblissait, ou bien le printemps nouvellement éclos me montait il à la tête ?... Je ne sais, mais je prêtai une oreille plus indulgente aux déclarations d'Armand ; et quand nous arrivâmes chez le pâtisseriesier, j'avais presque fini par les prendre au sérieux.

« Nous nous attablâmes avec un appétit de loup. Il commanda de petits pâtés aux huîtres et du champagne. Nous dévorions ; je perdais si bien la tête, que j'oubliai la solennité du vendredi saint, et, honni soit qui mal y pense, je me bourraï de petits pains au foie gras...

« J'en ai été sévèrement punie, car, à la suite de ce souper imprévu, Armand s'est mis à me faire une cour en règle, et j'ai eu la sottise de l'épouser. Vous savez s'il m'en a cuit ! Mon beau cousin m'a rendue fort malheureuse, et nous avons fini par nous séparer. Voyez à quoi tiennent les choses ! Rien de tout cela ne serait arrivé sans ce funeste dîner du vendredi saint ; et j'ai gâté ma vie à cause d'un misérable plat de morue.

ANDRÉ THEURIET.

Si le moraliste a raison de dire que la beauté dont on est si fier est tout juste l'épaisseur de la peau qui recouvre l'épiderme, le rhinocéros est la plus belle des créatures.

LE MOULIN

(ÉPISE DE LA GUERRE DE 1870)

(Pour le SAMEDI)

Le canon n'avait cessé de tonner depuis le matin dans la direction de Woerth; la grande route qui conduit à Metz était encombrée de troupes battant en retraite en désordre; le soir était venu et l'on entendait au loin, le hennissement des chevaux, le roulement des voitures et de l'artillerie tout ensemble, bruits sinistres, indices certains d'une déroute d'armée.

A quelque distance de la route, sur le bord d'un ruisseau au cours tortueux, se cachait, au milieu d'un vert bouquet de saules et de peupliers, un moulin, qui depuis quelques semaines, avait cessé de faire entendre son tic-tac joyeux; et dans ce moulin, un vieillard et une toute jeune fille assis autour d'une table qu'éclairait une chandelle fumeuse, se regardaient, sans mot dire, semblant ne pas oser troubler par une parole, un silence de mort.

Pierre Weiss avait alors 70 ans: à 30 ans, la mort de son père l'avait fait héritier de ce petit domaine, qu'il avait par son travail et sa conduite, fait prospérer au delà de toutes ses espérances, et le bonheur semblait avoir élu domicile dans cet honnête logis, quand la mort vint lui ravir sa jeune femme en même temps que celle-ci donnait le jour à un fils.

En mémoire de sa Louise tendrement aimée, Weiss avait donné à l'enfant le nom de Louis, et à l'heure où se déroulent les événements qui nous occupent, Louis qui avait grandi sous les yeux de son père, écoutant ses conseils et suivant son exemple, était devenu un beau et grand garçon de 25 ans, ardent au travail et d'une conduite exemplaire.

Quelques années après la mort de sa femme, une lettre était venue annoncer à Pierre le décès de son frère, qui laissait toute seule sur la terre une fillette de deux ans; il s'était empressé de recueillir l'enfant chez lui, et c'est cet enfant devenu une jeune fille de 17 ans qui était près de lui pendant cette terrible veillée.

Thérèse, toute jeune encore, avait déjà prouvé sa reconnaissance à son père adoptif, et à l'âge où une fillette ne songe guère qu'au jeu, elle savait déjà se rendre utile, et vaquait, en vraie ménagère, aux travaux de la maison.

Les qualités incomparables de l'enfant n'avaient pas échappé à l'esprit droit de Louis, et à l'affection qu'il avait ressentie pour elle, dans les premiers temps, avait succédé avec l'âge, un amour honnête et pur, que Weiss avait encouragé à son insu.

Quand le jeune homme s'en ouvrit pour la première fois à son père, il fut favorablement accueilli, à seule condition qu'on attendrait, pour le mariage projeté, que Thérèse eut atteint sa dix-huitième année.

A la nouvelle que les Allemands avaient envahi la frontière, Louis avait senti son cœur bondir dans sa poitrine, et sa conscience lui avait tout de suite crié que sa place était à l'armée. Refoulant les sentiments qui l'agitaient au plus profond de son cœur, il était parti endosser l'uniforme, et depuis, au moulin, on était sans nouvelles de lui.

Dix heures venaient de sonner à la grande horloge normande, le plus luxueux des meubles de l'appartement; Pierre se leva pour sortir, l'air lui manquait; au loin on entendait toujours le bruit des voitures qui se perdait dans la nuit noire, pendant que du côté de Woerth le ciel était en feu: les obus prussiens avaient fait leur œuvre. Weiss n'en put supporter davantage, il remonta les deux marches qui le séparaient de la chambre et il se laissa tomber sur sa chaise, laissant s'échapper librement les torrents de larmes qui l'étouffaient; et l'on entendit plus que le bruit de l'horloge et les sanglots étouffés du vieillard.

Thérèse immobile, contemplait en silence le chagrin de son père, elle repassait dans sa mémoire les rêves envolés, les heureux jours déjà si loin, la pensée de Louis ne la quittait pas un

instant, et son énergie allait l'abandonner, quand un léger bruit se fit entendre dans la cour, la porte s'ouvrit, et elle aperçut devant elle un soldat, pâle, les traits tirés, les vêtements en lambeaux; et avant qu'elle ait eu le temps de revenir de sa surprise, Louis s'était jeté à son cou, inondant son visage de larmes.

A la vue de son fils, Weiss s'était redressé, et maintenant il pressait sur son cœur ce fils tant aimé qu'il n'espérait plus revoir, sachant que Louis était de ceux qui font leur devoir jusqu'au bout, et il éprouvait un sentiment de fierté, en voyant sa capote toute trouée par les balles.

Dès qu'il avait été équipé, habillé, Louis avait été dirigé sur un régiment de l'armée du Rhin, les hasards de la guerre lui avaient fait prendre part à la journée de Woerth, et il n'avait pu passer si près du vieux moulin sans venir embrasser les deux êtres chéris qui étaient toute sa vie; pendant que les régiments marchaient en débandade sur la route, il s'était écarté un instant, pour serrer sur son cœur son père et sa fiancée; et déjà il se disposait à partir pour aller rejoindre ses compagnons d'armes, quand la vieille porte, cédant sous une violente poussée, laissa voir un jeune officier prussien qu'accompagnaient une vingtaine de soldats.

Avant même qu'il eut pu faire le moindre mouvement, Louis était désarmé, ligoté, réduit à l'impuissance, et n'ayant plus devant lui qu'un vieillard et une femme, presque un enfant, l'Allemand pouvait à son aise traiter le moulin en pays conquis.

Sur un signe de leur chef, les soldats s'étaient dispersés dans la maison, et bientôt après ils reparurent, apportant tout ce qu'ils avaient pu trouver à manger et surtout à boire, et alors commença une orgie qui devait durer toute la nuit.

Mais ces nuits d'août ne sont pas de bien longue durée, et déjà les premières lueurs du jour commençaient à poindre. Sur un ton qui n'admettait pas de réplique, le jeune officier décida qu'il était temps de se préparer au départ. Déjà les hommes s'étaient répandus dans la cour, bourrant leurs sacs de ce qu'ils n'avaient pas eu le temps d'engloutir, quand l'officier fit signe que Louis soit amené près de lui; et quand il lui eut posé quelques questions, auquel celui-ci refusa de répondre, il lui ordonna de se préparer à l'accompagner pour lui servir de guide.

A cette insulte, le visage du soldat devint pourpre de colère, et parvenant à dégager un de ses bras des liens qui le retenaient, il frappa en plein visage l'homme qui lui intimait l'ordre de se déshonorer.

A cette vue Weiss comprenant la situation dans laquelle son fils vient de se mettre pour sauver son honneur, pousse un cri et tombe inanimé sur le plancher.

Ivre de rage, le Prussien ordonne de traîner son prisonnier dans la cour, et que le feu soit immédiatement mis au moulin coupable d'avoir servi d'abri à un homme de cœur; et deux soldats se mirent en mesure aussitôt d'exécuter l'ordre qui venait de leur être donné.

Plus morte que vive, Thérèse s'était élancée dans la cour, et à bout de force, elle était tombée aux genoux de l'Allemand, pour lui demander la vie de son fiancé.

Louis, la tête haute, regardait avec dédain les soldats qui apprêtaient leurs armes; il savait comment meurt un soldat de la France.

Déjà le crépitement des flammes annonçait que le feu faisait son œuvre, Thérèse suppliait toujours, et Louis semblait ne pas se douter du sort qui l'attendait.

Peut-être à ce moment le souvenir d'une mère, peut-être celui d'une sœur ou d'une fiancée chérie, frappa-t-il l'Allemand: il semblait qu'il allait se laisser fléchir; mais comme s'il eut eu honte de ce mouvement qui pour lui était une faiblesse: Feu, hurla l'officier.

Mais quand la fumée se fut dissipée, les bourreaux purent voir inanimés, les corps des deux jeunes gens enlacés dans l'étreinte d'un dernier baiser.

A ce moment, le toit du moulin s'effondra, ensevelissant sous les décombres le corps du vieux Weiss.

Et la horde sauvage partit de son pas lourd, tandis que l'officier se retournait comme pour jouir plus longtemps de son triomphe, et que les soldats avinés envoyaient aux échos les refrains les plus grossiers de leurs chansons de marche.

D. LE ROY.

QUEENS THEATRE

LILLIAN LEWIS

La semaine prochaine, Lillian Lewis jouera à ce charmant théâtre, "Cleopatra." Le nom seul de Lillian Lewis dans Cléopâtre, est suffisant pour attirer la foule. L'histoire de la reine de l'Égypte racontée par Shakspeare est toujours si intéressante, qu'elle attire l'attention, mais quand elle est agrémentée d'une foule de choses nouvelles, c'est encore mieux. La troupe, comprenant tous des artistes, est très nombreuse. Non seulement elle contient onze acteurs, mais elle possède un chœur de grand opéra, un grand ballet, deux premières danseuses, effets électriques et autres. Il y a en outre, les fameuses "Living pictures." Ces tableaux sont choisis des plus grands maîtres, et dix des plus jolies jeunes filles sont engagées spécialement pour y figurer. Ce sont les plus jolis tableaux vivants qui aient jamais été vus en Canada. Qu'on s'y rende en foule.

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine on joue au Théâtre-Royal, "The Night Owls." C'est une des meilleures troupes de variétés que l'on ait encore vues à Montréal. Il n'y a rien d'absolument nouveau, mais le tout est si bien et si gentiment rendu que l'audience passe une couple d'heures de la manière la plus agréable. Charles et Ollie Irving tiennent la salle dans une hilarité constante. Melle Sahart est une exquise petite danseuse, une vraie artiste dans son genre. Melle Emmet a été rappelée maintes fois. En somme tous les amateurs de jolies choses et de beaux décors devraient aller au Royal cette semaine.

La semaine prochaine on jouera: "The Still Alarm."

PROVERBES SUR LES FEMMES

L'Allemand dit.—Prenez la première opinion de votre femme, jamais la seconde.

Le Français.—Un homme de paille vaut autant qu'une femme d'or.

L'Espagnol.—Vont, femme et fortune sont variables. Déliciez-vous des femmes méchantes et ne vous liez pas aux bonnes. — Il n'y a qu'une méchante femme, et chaque mari croit que c'est lui qui l'a.

Le Portugais.—On ne veut pas les femmes lorsqu'elles y sont, et l'on s'ennuie d'elles lorsqu'elles n'y sont pas.

L'Américain.—Une femme peut garder un secret; mais elles sont obligées de se mettre plusieurs ensemble pour cela.

L'Italien.—Celui qui perd sa femme et un liard ne perd que le dernier.

Le Chinois.—La langue de la femme est son épée et elle ne la laisse jamais rouiller.

Tous les peuples.—Une femme se marie à la hâte et a tout le temps de sa vie pour le regretter.

SIGNE INFALLIBLE

Deux amis qui ne se couchent pas à l'heure des poules sont réveillés sur le midi par un visiteur.

—Comment! encore au lit! Quand vous êtes-vous donc couché?

—Nous ne le savons pas au juste; mais j'ai vu cependant que *La Minerva* était sortie, puisque j'ai apporté le numéro.

—Vous êtes-vous bien amusé, au moins?

—Fichtre oui! Tant et plus.

—Perdu beaucoup d'argent?

—Décavés, mon cher. Mais n'importe! S'il nous restait de l'argent, comment aurions-nous pu savoir que nous nous étions amusés.

LE REPOS A LA CAMPAGNE, — par STOP



I

Le matin, pas trop tôt, mais pas non plus trop tard, un des grands plaisirs est d'aller débiter les œufs au poulailler...



II

...et de donner aux lapins une brassée d'herbes odorantes.



III

Puis on va cueillir des fleurs ou des fruits le long de la route.



IV

Rien de meilleur, pour vous mettre en appétit, qu'une bonne partie de lawn-tennis.



V

Maintenant, vite un bout de toilette pour le lunch.



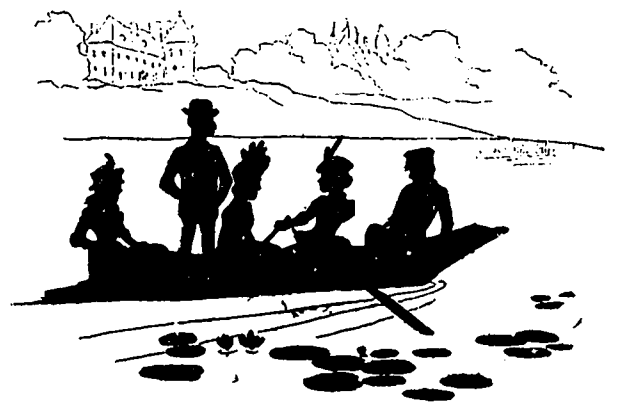
VI

Rien ne vaut une bonne partie de croquet pour faire la digestion.



VII

Après quoi on part, qui à cheval, qui en voiture, pour faire visite, à quelques voisins de campagne.



VIII

On en profite pour ramer un peu...



IX

...et pour aller grimper à quelques hauteurs impossibles.



X

Le dîner approche; un peu de toilette est absolument nécessaire...



XI

...Et ce serait bien dommage d'aller se coucher sans avoir fait un tour de ralse.

SCIENCE EN FAMILLE

Me direz-vous quand et où s'arrêtera la chimie synthétisante, c'est-à-dire celle qui s'occupe de reconstituer pratiquement les corps, dont elle a pu faire préalablement l'analyse exacte ?

Ni vous, ni d'autres assurément, ne sauriez répondre à cette question. Mais, après tout, pourquoi s'arrêterait-elle ? La recherche incessante, le progrès continu ne sont-ils pas les principes essentiels de la science qui veut être probante et utile ?

Une ou deux fois déjà, s'il m'en souvient bien, nous avons constaté des essais ayant pour but l'imitation du travail naturel dans la création du sucre, qui, rigoureusement analysé, ne décèle d'autres éléments que du carbone et de l'eau. c'est-à-dire, sur 100 parties environ, 33 parties de carbone, 7 d'hydrogène et 50 d'oxygène : ces deux derniers corps étant, chacun le sait, les uniques générateurs de l'eau.

Il va de soi que, n'ayant rien découvert de plus dans un morceau de sucre, les chimistes *recompositeurs* de substances ont dû se trouver sous l'empire de cette idée fixe que, en réunissant ce qu'ils ont séparé, ils doivent forcément arriver à la reconstitution des corps dont ils ont su tout d'abord isoler les principes. C'est la théorie, et il semble que la mise en pratique, s'effectuant déjà d'ailleurs en d'innombrables cas, ne doive souffrir aucune exception. Mais elle n'en souffre pas moins. Dame Nature, dont les secrets et les procédés de laboratoire ont été fort dévoilés et imités en cette dernière période scientifique et industrielle, garde encore cependant, pour beaucoup de ses opérations, le privilège de ce que nous pourrions appeler *tour de main*.

Eh bien ! voici qu'un chercheur, M. Bellegrain, allirme avoir enfin frustré dame Nature de son privilège, en ce qui a trait à la formation du sucre ; car, à l'aide d'un appareil qu'il nomme la *botterave artificielle*, et dont il explique le fonctionnement, il aurait obtenu un sirop qu'il suffit de soumettre aux procédés ordinaires des raffineries pour en extraire, dans la proportion de 25 pour cent, un sucre identique à celui que donne la *botterave naturelle*.

Je ne crois pas devoir entrer ici dans la description détaillée de l'appareil, qui n'est autre qu'une grande caisse métallique, à l'intérieur de laquelle se place un cube de pierre ponce dont la

contexture poreuse est destinée à mettre lentement en présence des carbures et de la vapeur d'eau introduits là sous de hautes pressions, et se combinant ainsi dans de telles conditions que bientôt l'on recueille le sirop en question.

Ce ne serait pas plus difficile que cela. Mais, bien que nous devions croire sur parole un expérimentateur honorable, nous ne sommes pas moins tenus d'attendre qu'il ait fait autre chose

fois de plus, l'universalité du rôle que l'électricité doit indubitablement jouer un jour dans les destinées matérielles de l'humanité.

En 1807, au moment où la lutte armée entre la France et l'Angleterre était dans toute sa plus grande violence, il arriva ce fait bien singulier que notre Institut impérial, ayant à décerner un prix très important que Napoléon avait fondé pour la plus remarquable application de la pile électrique, imaginée par Volta au commencement du siècle, l'attribua d'une commune voix, et en dépit de tous les antagonismes internationaux, à un Anglais, sir Humphry Davy.

Qu'avait donc fait sir Humphry Davy ? Oh ! quelque chose de bien simple — comme d'ailleurs beaucoup de choses géniales.

Jusqu'à cette époque, les chimistes avaient considéré comme des corps simples, ou éléments, qu'ils désignaient sous le nom de terres alcalines, la soude, la chaux, la baryte, la strontiane. Le physicien anglais, qui venait de faire de nombreuses expériences avec une pile voltaïque très forte, ayant reconnu que le courant produit par cet appareil était un puissant agent de décomposition, eut l'idée de soumettre à ses effets une de ces substances désignées élémentaires.

Il mit donc un morceau de potasse détrempée et un peu d'eau sur une plaque de platine communiquant avec l'un des fils venant d'une pile formée de 550 couples, et plaça sur la potasse même l'autre fil.

A peine les choses furent-elles disposées ainsi, qu'il vit au point de contact du premier fil se dégager des bulles de gaz, qu'il reconnut pour être des bulles d'oxygène, tandis que l'autre fil se recouvrait de petits globules métalliques, ayant un aspect analogue à celui du mercure. Davy ne s'était donc pas trompé en pensant que ce prétendu corps simple nommé potasse, n'était autre chose qu'une combinaison de l'oxygène et d'un métal encore inconnu, qu'il venait d'isoler, et qui, par conséquent, était le véritable principe

de cette potasse qui, selon toute évidence, devait passer au rang de corps composé. Sans désemparer, le physicien, comme pour faire la preuve d'une preuve, substitua au morceau de potasse un morceau de soude ; et un effet analogue se produisit ; c'est-à-dire dégagement de gaz d'une part, et d'autre part formation d'un métal particulier différent du précédent. Par quoi fut formellement démontré à cet esprit très apte aux

SAGE PRÉCAUTION



Le cocher. — Je te croyais à l'emploi d'Untel !
L'Apprenti boucher. — Oui ; mais il y a deux semaines, quand il y a eu une vache qu'est morte toute seule, il nous l'a fait manger. Avant hier, nous avons trouvé un cocher mort, il a fallu aussi le manger. Quand j'ai vu que la belle-mère du patron est morte hier soir, je suis parti ce matin avant le déjeuner.

que mentionner les résultats de son expérience, pour savoir de quelle valeur elle peut être au point de vue vraiment économique. Toujours est-il qu'une voie originale est indiquée où, comme cela se voit souvent, de nouveaux venus peuvent trouver ce que le premier explorateur n'a pas encore aperçu.

**

Autre fait très significatif démontrant, une

logiques déductions que beaucoup de substances dites élémentaires n'étaient rien moins que des espèces de *rouilles*, analogues à celles du fer, que l'oxygène forme en se combinant avec autant de métaux divers.

Sur cette démonstration, savez-vous ce que fit ce très grave, mais très enthousiaste chercheur ? Pris d'une joie délirante, il se mit à danser comme un enfant dans son laboratoire. Et si tant est que des entrechats méritent de tenir une place dans l'histoire du progrès scientifique et industriel, ceux-là, certes, peuvent hautement prétendre à cet honneur : car, outre les conséquences que devait avoir cette expérience pour le fait même qu'elle mettait en évidence, et qui allait pour ainsi renouveler de fond en comble l'assise des principes chimiques, Davy venait de consacrer la théorie de cette si simple, mais si merveilleuse opération qui a reçu le nom d'*électrolyse* (du grec *luîn*, délier, détacher) et qui chaque jour reçoit tant d'applications, toutes plus magnifiques les unes que les autres.

* * *

Opération si simple mais si merveilleuse, dis-je. Voulez-vous en avoir un essai pratique ? Il vous suffira d'avoir à votre disposition — ce qu'il est facile de se procurer aujourd'hui — un élément voltaïque quelconque. D'une certaine énergie, par exemple une de ces piles dites bouteilles, où une lame de zinc mise en regard de deux lames de charbon de cornue plongent dans le même liquide excitateur, ou bien un élément dit de Bunsen, où un rouleau de zinc baigne dans de l'eau fortement aiguisée d'acide sulfurique, et une baguette de charbon entre dans un godet de porcelaine poreuse, contenant de l'acide nitrique.

Nanti de ce producteur de courant, aux pôles duquel s'adaptent des fils métalliques qui ont reçu le nom de *conducteurs*, achetez chez un droguiste quelques cristaux du sel vulgairement connu sous le nom de couperose bleue ou *vitriol de Chypre* (c'est-à-dire de *cuivre*, parce que le cuivre, qui en forme la base, était jadis dédié à Cypris-Vénus). Faites fondre ces cristaux dans une certaine quantité d'eau ; et vous obtiendrez la belle liqueur azurée transparente dont les pharmaciens emplissent d'ordinaire l'un des bocalons qu'ils exposent traditionnellement à leur devanture. Mettez cette solution dans un bol ou dans un verre à boire ; et votre appareil à expérimenter l'électrolyse sera au complet.

Prenez maintenant quelque objet de fer ou d'acier, dont la surface ne soit ni rouillée, ni grasseuse, par exemple une des petites clefs du troussseau que beaucoup de personnes ont constamment dans leur poche ; accrochez cette clef à celui des fils conducteurs qui correspond au zinc de votre pile ; et, ainsi suspendue, plongez-la dans la solution bleue ; puis faites que le bout du second fil, celui qui correspond au charbon de la pile, plonge aussi dans le même liquide en face du premier. Laissez les choses en cet état pendant quelques minutes, car alors l'*électrolyse* se manifeste ; et vous en aurez bientôt la preuve, car, si, après un certain temps, vous retirez la clef du liquide, vous constaterez qu'elle a perdu sa couleur grise normale, qui est celle du fer, pour prendre la teinte rouge jaunâtre, qui est celle du cuivre, et qui ferait croire qu'elle a été fabriquée avec ce dernier métal.

Que s'est-il donc passé ? — Absolument ce qui s'était passé lors de l'expérience de Davy, à savoir que le courant électrique passant à travers un liquide contenant en dissolution les molécules d'un métal, les a isolées, séparées, condensées, fixées sur un de ses pôles, qui dans le cas présent est représenté par la petite clef de fer. Vous pouvez la retirer ; elle est enveloppée de cuivre, de vrai cuivre, sur toute sa surface.

À votre gré maintenant vous pourriez le recouvrir d'une enveloppe d'argent, et même d'or ; il suffirait pour cela que le liquide où vous l'immergerez, suspendue au même fil de la pile, contint en dissolution des sels dont ces précieux métaux forment la base. C'est ce qui se pratique journellement dans les grands ateliers de dorure et argenture galvanique, qui fabriquent plus particulièrement les couverts et autres pièces des services de table.

Voilà donc bien nettement constatée pour vous la théorie de l'électrolyse ; mais puisque nous avons une pile sous la main, pourquoi n'en profiterions-nous pas pour nous donner le plaisir d'une autre petite expérience, qui, comme vous l'allez voir, n'est pas sans un certain intérêt en tant qu'elle est électrique d'un genre différent ?

D'ordinaire, les fils qui viennent des pôles d'une pile sont en cuivre, parce que ce métal est un des meilleurs conducteurs du fluide électrique ; et ils sont d'une certaine grosseur, parce qu'un conducteur ayant quelque surface offre une voie plus facile au passage du fluide. Vous savez, cela va sans dire, que pour établir le circuit complet du courant, il suffit de mettre en contact les extrémités des deux fils, venant l'un du zinc, l'autre du charbon de la pile. Cela fait, le courant passe normalement, sans qu'aucun phénomène se manifeste au point de jonction. Mais voici que l'idée me vient d'établir cette jonction, non plus en amenant en contact les fils de cuivre relativement gros, mais en faisant joindre les deux bouts de ces conducteurs de fluide par un bout de fil de fer aussi fin, aussi ténu que possible : or, grâce à cette double condition que le fer est un métal beaucoup moins bon conducteur que le cuivre, et qu'en outre le fil est de calibre beaucoup moindre, un singulier effet se produit. L'afflux du courant, gêné là dans son passage, prend une tension telle qu'il chauffe le malencontreux obstacle jusqu'à l'*incandescence*. Si même, au lieu d'un seul élément générateur du fluide, nous en avons deux ou trois, le calorique qui se développerait sur ce point serait assez élevé pour déterminer la fusion du fer, que nous verrions couler et tomber en petites grenailles. De telle sorte que là, sur une table, au contact de ces conducteurs de fluide parfaitement froids et maniables, nous ferions se produire une température égale à celle des hauts fourneaux des grandes usines métallurgiques. — Je dis égale, je pourrais même dire supérieure, et de beaucoup, car en augmentant le nombre des éléments et en substituant au fil de fer un fil de platine, métal vulgairement réputé infusible dans les foyers industriels même les plus violents, nous verrions ce fil de platine entrer en fusion aussi facilement que le fil de fer : cela dit pour que vous imaginiez le degré auquel peut s'élever le calorique dû à l'extrême tension du courant électrique contrarié dans sa marche. (C'est, du reste, cette *incandescence* du platine ou de fils de charbon, placés dans un globe où l'on a fait le vide, qu'on utilise pour de certaines lampes électriques, qui donnent la lumière la plus douce et la plus constante.)

* * *

Et maintenant que nous avons expérimenté, afin d'être fixés sur le principe de l'électrolyse et de la production du calorique par le courant électrique, revenons à nos prémisses, je veux dire le nouveau progrès important dû à l'intervention de l'électricité, que je signalais en commençant.

Assurément vous n'êtes pas sans avoir vu, ou peut-être même sans posséder, quelque objet fait d'un métal plus particulièrement employé jusqu'ici à la confection de petits bijoux, d'un gris ou d'un blanc plus doux que celui de l'argent, et d'une légèreté surprenante, malgré sa très grande ténacité : métal qui a reçu le nom d'*aluminium*.

Qu'est-ce donc que cet aluminium ? d'où vient-il ? comment l'obtient-on ?

Nous allons, si vous le voulez bien, procéder à cette recherche en interrogeant la formation même du mot : le radical de ce mot est évidemment dans ses deux premières syllabes *alum* ou *alun* (car on écrivit longtemps des deux façons) Or, qui ne connaît le sel ainsi nommé ? D'alun on fit ensuite *alumine*, nom d'une substance qui, pour être en elle-même beaucoup moins vulgairement connue, est cependant répandue à profusion dans presque tous les terrains, à l'état de matière impure, puisqu'elle forme alors l'élément principal de toutes les argiles ou terre dites grasses. Mais de même que le charbon, lui aussi fort répandu à l'état d'impureté, devient le diamant quand il est absolument pur, de même l'alumine, quand elle est pure, forme toute une famille de pierres très belles, très dures, non moins re-

cherchées que le diamant, sous le nom général de *corindons*, et, selon leurs diverses colorations, les noms spéciaux de *rubis*, *topaze*, *améthyste*, *saphir*, etc.

Or, un beau jour les chimistes modernes — partant du principe démontré par Davy — s'avisèrent d'aller au fond des choses, en recherchant le principe métallique de l'alumine. La tâche fut longue et dure ; car ce principe, tenace en diable dans ses alliances avec les autres corps et notamment avec l'oxygène, se refusait énergiquement à livrer son secret. Enfin l'on eut raison de son obstinisme ; et il fut alors démontré que l'alumine n'était autre chose que l'oxyde d'un joli métal que l'on isola, et auquel tout naturellement l'on donna le nom d'*aluminium*. C'est celui dont nous parlions tout à l'heure.

Les chimistes avaient donc bel et bien prouvé l'existence de ce métal, qui s'offrait aux convoitises de la métallurgie et de l'industrie, joignant au plus doux aspect autant de légèreté que de ductilité et de ténacité, défilant la rouille presque aussi victorieusement que l'or, beaucoup plus même que l'argent ; et, par surcroît, produisant par alliage avec le cuivre, l'or, l'argent, le platine, des bronzes très durs, partant susceptibles d'un beau poli, et d'une résistance rare.

Mais les procédés d'isolement restaient si compliqués, si difficiles, que le prix de ce métal, pourtant contenu en grande quantité dans les terrains les plus communs, restait à un taux inabordable ; car les laboratoires qui s'en occupaient ne purent longtemps le livrer qu'à raison de \$35.00 à \$40.00 la livre.

Un jour cependant, il y a de cela environ trente-cinq ou quarante ans, un praticien de haute valeur, Sainte-Claire-Deville, imagina une double combinaison qui fut considérée comme un trait de génie, et qui, en faisant descendre le prix de l'aluminium à quatre ou cinq dollars la livre, constitua un progrès que saluèrent tous les échos de la renommée, pour en créer un juste titre de gloire au savant chimiste, qui pensait, d'ailleurs, qu'en travaillant dans le sens indiqué par lui, on ne pouvait manquer d'arriver sans trop de retard à des résultats beaucoup plus économiques.

Mais bien des ans avaient passé sans que ces belles prévisions se fussent réalisées ; et l'on attendait encore l'aluminium à bon marché, quand on songea à une *électrolyse* théoriquement analogue à celle que nous avons expérimentée tout à l'heure, mais avec cette différence que, au lieu d'opérer, comme pour la galvanoplastie ordinaire, sur une solution métallique aqueuse, on agit sur une masse de matière *aluminifère* rendue fluide par l'incandescence due à un courant électrique d'une puissance extrême. En quelques mots voici le fait.

Étant donné un récipient où l'on mélange du charbon et des terres aluminifères, on amène par les deux extrémités des conducteurs venant de machines rotatives gigantesques, qui, mues par la chute d'eau d'un grand fleuve, engendrent des courants électriques extraordinaires. La masse qui s'échauffe par le passage du courant entre bientôt en fusion ; et dans cette masse fluide ardente, le même courant, agissant comme séparateur des éléments, entraîne sur un point le métal isolé qui distille en quelque sorte à jet continu.

Et voilà comment une des usines établies en Suisse, près d'une chute du Rhin, produit chaque jour, maintenant plusieurs tonnes d'aluminium très pur, qu'elle peut livrer à l'industrie au taux de . . . devinez ! non, vous ne devineriez pas : au taux de un dollar la livre.

Convient-il d'ajouter des considérations quelconques à cet énoncé ? Non, n'est-ce pas ? . . .

Et si telle est l'œuvre que vient de faire l'électricité, que ne devons-nous pas attendre d'elle ?

Louis BALTHAZARD.

LES DIFFÉRENTS EFFETS DE LA DYSPEPSIE

L'hypocondriaque. — Ma dyspepsie ne me fait souffrir que lorsque je mange entre les repas.

Un confrère dyspeptique. — Comme c'est curieux, les caprices de l'estomac ! Ce qui me tue, moi, c'est de travailler entre les repas.

AU VILLAGE

Par une journée splendide, chaudement colorée de soleil, nous avons fui précipitamment la ville et nous nous sommes rendus dans un petit village très coquet, avec ses blanches demeures qui détachent sur le ciel bleu leur brun toit de chaume parsemé d'iris.

Sur le mur de l'auberge principale, une allée tricolore, de dimensions très respectables, étale à nos yeux ces deux mots tracés en gros caractères noirs : *Concours agricole*.

Un concours agricole.

C'est là une véritable aubaine, d'autant plus agréable qu'elle est inespérée.

Nous errons dans les rues, profondément attendris par l'aspect pompeux que se donnent toutes ces maisonnettes, si fières sous leurs parures de guirlandes et de drapeaux.

Plusieurs paysans, vêtus avec une certaine recherche, nous saluent poliment, avec cet air réservé qui les caractérise.

Nous arrivons bientôt devant la place publique, où la distribution des récompenses doit avoir lieu dans quelques moments.

Vous ne pouvez rêver un endroit plus charmant, plus pittoresque.

Là, se dresse d'un air crâne et pinquant une gracieuse tribune parée de feuillage et d'étoffes multicolores.

Des papillons viennent y promener leurs ailes blanches tachetées d'or ; plusieurs poules effrontées picotent le bas des tentures, sans souci pour les couleurs nationales.

Plus loin, une enceinte, un peu étroite, ma foi ! renferme tout le bétail.

Pauvres bêtes ! malgré les fleurs, les rubans dont on a orné leur front puissant, et pourtant si docile, elles sont bien mélancoliques.

La gloire et les honneurs vous renvoient si peu !

Autour de nous, beaucoup de monde, des gens qui veulent paraître, des parvenus dédaigneux et des envieux ratés.

Nous surprenons de petits chuchotements peu charitables, des regards mauvais, habilement dissimulés par des sourires engageants, sous de bienveillantes paroles.

Soudain de formidables zim !... boum !... boum !... retentissent : c'est la fanfare du village qui arrive, bannière déployée, accompagnée par toute la marmaille du pays.

Dieu ! quel vacarme infernal !

Certes, ces musiciens (?) de fameux gars, sont peu nombreux ; mais quel entrain superbe ! quels solides poumons !

Les instruments de cuivre lancent de formidables accents et vous pensez bien que la grosse caisse ne veut pas perdre sa place respective.

La bruyante fanfare pénètre dans la place ; elle s'arrête en face des infortunés quadrupèdes qui, ne pouvant, hélas ! se boucher les oreilles, se regardent éfarés en poussant des beuglements épouvantables, déchirants.

Les poules, les poussins prennent la fuite ; quelques chiens hargneux aboient avec fureur.

Oh ! mes amis !... mes amis ! quelle cacophonie !

Pourtant, l'assourdissant morceau s'achève avec fracas ; un peu rassurées, les bêtes cessent leurs énergiques protestations ; puis, un long murmure parcourt la foule.

"V'là m'sieur l' maire ! V'là m'sieur le maire !"

Brusquement, le silence s'établit, légèrement troublé, cependant, par l'aimable caquetage des oiseaux cachés dans les jardins qui avoisinent la place.

Voici un majestueux brigadier de gendarmerie accompagné de ses quatre hommes, vraiment fouches sous leur tricorne traditionnel.

Ils tracent à grand-peine dans la foule un chemin pour le groupe si vivement attendu.

Le défilé s'avance alors grave et imposant.

En tête marche un petit homme à figure rubiconde et épanoui, ceint de l'insigne de ses pouvoirs.

Superbe ! oh ! oui, superbe ! M. le maire avec son air de bonhomie et son ventre immense.

Seulement les pans de son habit descendent un peu trop bas et les coutures en sont bien tendues.

M. le maire donne le bras à une personne longue et sèche.

O contraste ! c'est sa femme !

Cette coquine de destinée n'en fait jamais d'autres !

Puis, viennent les conseillers municipaux, et ce qu'on appelle ici les *grosses légumes* qui doivent à leur impitoyable faux-col un port de tête des plus drôles.

Les voilà qui montent à la tribune et tous s'assoient d'un air recueilli.

Seul, M. le maire est debout dans une attitude un peu gênée. Il toussé, il se mouche, il rajuste sa cravate et commence, après les inévitables "hum !... hum !..." un discours chaleureux.

"Messieurs,

"Je suis vraiment satisfait de pouvoir une fois de plus..."

Quel enthousiasme dans son entrée en matière ! Quelle foi communicative.

Cependant, à un certain moment, nous remarquons que l'air se trouble ; se mains s'agitent sur la rampe de la tribune pendant que son front se couvre de sueur.

Soudain, il se gratte le sommet de la tête, il fixe obstinément le feuillet placé devant lui et bredouille à plusieurs reprises un mot mat qu'il ne peut achever :

"C'est un moment vraiment psy... psy... hum !... hum !... vroiment... psy... psych..."

Nous croyons qu'il cherche la prononciation de "psychologique," mais ayant perdu son sang-froid, manquant d'haleine, le malheureux en suc-comba.

Ah ! bien, oui !

Sur un signe du chef de musique, un malin qui s'est ému du regard navrant que lui a lancé m'sieur le maire, les musiciens portent leurs instruments à leurs lèvres, et le grand diable qui dirige la grosse caisse agite sa formidable structure.

Un... deux... trois... et crac !!! le tout éclate.

Une marche, que nous supposons être la *Marseillaise*, s'envole vers le ciel immense et pur ; une *Marseillaise* affreuse, lamentable, qui doit certainement faire frémir les cendres de feu Rouget de l'Isle.

Comme nous ne pouvons écouter plus longtemps cette étrange exécution de notre belle marche française, nous nous retirons, non sans admirer M. le maire, qui supporte gaillardement, avec un sourire même, le terrible et foudroyant regard de sa femme, toute pâle, agitée, et dont les mains tordent fiévreusement un très élégant petit mouchoir. H. CASCARINO.

UNE FANTAISIE MUNICIPALE

Un bourgeois se désaltérait,
Au robinet de sa fontaine.

La police survint, c'était de la dévotion !
Son flair en ces lieux l'attrait.

—Comment ! Boire de l'eau ! c'est un vrai gaspillage !
Dit le policier plein de rage.

Demain au Recordier soit sûr d'être cité.

—Monsieur, dit le bourgeois, que votre opacité
Ne se mette pas en colère :

Mais plutôt qu'elle considère
Que je vais me désaltérant

De quelques gouttes seulement ;

Je n'ai pas bu le quart d'un verre.
Par conséquent je ne cause aucun mal

Au réservoir municipal.

—Tu gaspilles, reprit le grand fonctionnaire,
Et déjà, l'an passé, tu me fus signalé

Pour laisser couler l'eau pendant la nuit entière.

—Comment l'aurais-je fait, je ne suis abonné
Que de la semaine dernière ?

—Si ce n'est toi, c'est ton propriétaire.

—Je n'en ai pas. — C'est quelqu'un du quartier,
Car vous ne la ménagez guère,

Vous, vos bonnes ou le cocher.

Cette insolence est par trop grande.
Et le lendemain, en effet,

Le bourgeois fut mis à l'amende,
Ainsi qu'à quantité de frais,
Sans autre forme de procès.

L'HARMONIE DES COULEURS EN TOILETTE

Beaucoup d'hommes aiment à répéter combien leur semble futiles les conversations des femmes ; ils se trompent cependant. Jamais une femme ne parle, sans que celui qui l'écoute, n'apprenne quelque chose. Voici par exemple, une conversation entre charmantes jeunes filles, que j'ai entendue chez un marchand : "Oui, dit-elle, j'aimerais mieux cette soie plus noire, mais elle n'irait pas avec Fido." Que diable voulait-elle dire ? La soie pour aller avec Fido ! Mais j'entendis l'explication : "Voyez-vous, toutes ces jeunes filles riches et *swell*, ont plusieurs chiens et de plusieurs couleurs ; moi je n'ai que Fido, et si je veux sortir avec lui, il faut que la couleur de ma toilette *match* la sienne." Tout étonné, je voulus en connaître davantage : "Comment me dit-elle, ne savez-vous pas que la mode exige maintenant que la couleur d'une toilette doit aller avec celle du chien ?" Elle me peignit ensuite le costume que son imagination couvait. Son chien, c'était un épagneul "King Charles," sa robe était donc d'une soie brune, avec des petits ronds, couleur crème. Les couleurs correspondaient exactement avec celles de Fido.

J'ai rencontré la jeune fille aujourd'hui avec sa toilette qui lui a causé tant de troubles ; elle avait en plus, un petit parasol rouge, et, pour y correspondre, Fido avait un petit veston de la même nuance. Quant à l'effet, c'était épantant. Mademoiselle fit rougir mon ignorance, lorsqu'elle ajouta : "Oh ! ce n'est rien cela ! Ce n'est qu'une reminiscence des temps anciens. J'ai déjà entendu maman dire qu'à Paris, du temps de l'Impératrice Eugénie, il fallait tellement que les toilettes des femmes conviennent aux couleurs de leurs chiens, qu'elles allaient jusqu'à vendre ces pauvres bêtes. Seulement la chose fut défendue par la loi comme cruauté envers les animaux." Et l'on va dire ensuite qu'une femme ne nous apprend rien !

LES MISÈRES DU LUXE

De quelles angoisses le besoin de paraître n'est-il pas la cause ? L'une des plus grandes couturières de New-York fait la confidence suivante au *World* de cette ville :

"La semaine dernière, dit-elle, j'ai fait une toilette pour une riche dame, et savez-vous comment j'ai été payée ? Avec un bracelet serpent, valant \$200. Comme je ne voulais pas prendre le bijou, disant que j'aimais mieux avoir de l'argent, la dame prit de son doigt une magnifique bague à diamant. Vu qu'elle était une ancienne pratique je ne puis le lui refuser, d'autant plus qu'elle est riche ; du moins on le dit. Elle porte de belles toilettes, vient toujours dans son coupé et a une jeune fille.

"J'ai déjà fait une toilette de noce pour une jeune personne, qui, au lieu d'argent, devait me donner cinq bagues que des amants, maintenant oubliés, lui avaient données jadis. Nous fîmes des arrangements qui lui permettaient, en payant la somme due et les intérêts, de retirer ses bijoux ; car, après tout, elle était femme. J'ai gardé ces bagues pendant deux ans, et sur cette vente j'ai eu \$80 de bénéfice.

"Il y a deux mois à peine, une jeune femme venait commander trois toilettes. C'était la première fois que je la voyais, mais elle m'était bien recommandée. Eh bien, lorsque je lui eus envoyé ses toilettes avec le compte, elle vint elle-même me dire qu'elle n'avait pas d'argent pour me payer, son mari, dans un accès de jalousie, lui ayant cessé ses remises habituelles. Ses bijoux étaient au clou pour la somme de \$100, mais elle croyait qu'ils valaient \$1200. Devais-je prendre ses reconnaissances ? Mon avocat que je consultai, payés les cent piastres et revint avec une petite boîte en cuir, contenant tout un assortiment de bagues et de bracelets, et en plus, une paire de boucles d'oreilles." Et c'est ainsi, qu'au lieu de se faire passer pour grande dame et surtout bien riche, beaucoup de femmes ont des toilettes qu'elles ne pourraient jamais avoir autrement.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

N^o. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

LE DANGER DES BANDES MOBILES



Rouleau. — Mon cher monsieur Bouleau, un petit renseignement s'il vous plaît ? Comment se fait-il que fumant tous les deux les mêmes cigares, "Nectar," les vôtres parfument l'appartement et les miens l'empesent ?

J'exige pourtant sur tous ceux que j'achète la petite bande rouge et or.

Bouleau. — Pauvre monsieur Rouleau, vous ne savez donc pas que devant la contrefaçon facile à opérer en revêtant de leur marque des cigares de qualité inférieure, les fabricants l'ont supprimée et remplacée par l'empreinte sur le corps du cigare même du mot "Nectar" ?

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

IV

DU 16 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE

(Suite).

Après de longues heures d'attente, l'obscurité étant devenue complète, M. Serge, M. Cascabel, Cornélia, leurs enfants durent revenir au campement. Quelle nuit ces pauvres gens passèrent à errer autour de la *Belle-Roulotte*, tandis que les chiens aboyaient lamentablement ! Jean et Kayette, entraînés, sans abri, sans nourriture... perdus ! Cornélia ne cessait de pleurer, Sandre et Napoléone mêlaient leurs larmes aux siennes. M. Cascabel, abattu par ce nouveau coup, ne prononçait que des paroles incohérentes, s'accusant de tous les malheurs qu'il avait attirés sur sa famille. Et quelle consolation M. Serge aurait-il pu leur apporter, puisque lui-même était inconsolable !

Le lendemain — 4 décembre — vers huit heures du matin, le glaçon, sortant du remous qui l'avait retenu toute la nuit, s'était remis en marche. Sa direction était celle qu'avaient suivie Jean et Kayette, mais avec dix-huit heures d'avance, et il fallait renoncer à tout espoir de les rejoindre ou de les retrouver. Trop de dangers les menaçaient, d'ailleurs, pour qu'ils pussent s'en tirer sains et saufs, le froid qui devenait très intense, la faim qu'ils ne pourraient apaiser, la rencontre des icebergs, dont le moindre les eût écrasés sur son passage !...

Mieux vaut renoncer à peindre la douleur de ces malheureux Cascabel ! Malgré l'abaissement de la température, ils n'avaient pas voulu rentrer dans leurs chambres, appelant Jean, appelant Kayette, qui ne pouvaient les entendre...

La journée s'écoula sans que la situation se fût modifiée ; puis, la nuit vint, et M. Serge exigea que le père, la mère, les enfants se missent à l'abri dans la *Belle-Roulotte*, où nul ne put trouver un instant de sommeil.

Soudain, vers trois heures du matin, un choc effroyable ébranla le véhicule, et si violemment qu'il faillit être culbuté. D'où provenait ce choc ?... Était-ce quelque énorme iceberg qui avait heurté et peut-être rompu le glaçon ?...

M. Serge s'élança au dehors.

Un reflet d'aurore boréale éclairait l'espace, et il était possible d'apercevoir les objets dans un rayon d'une demi-lieue autour du campement.

La première pensée de M. Serge fut de porter son regard en toutes directions...

Ni Jean ni Kayette n'étaient en vue.

Quant au choc, il était dû à ce que le glaçon s'était heurté contre l'icefield... Grâce à un nouveau refroidissement de la température — près de vingt degrés au-dessous du zéro centigrade — la mer s'était entièrement solidifiée à sa surface. Là, où tout était en mouvement la veille, il n'y avait plus que l'immobilité. La dérive avait cessé après ce dernier choc.

M. Serge rentra aussitôt, et fit connaître à la famille l'arrêt définitif du glaçon.

"Ainsi, toute la mer est glacée devant nous ?" demanda M. Cascabel.

— Oui, répondit M. Serge, devant nous, derrière nous et autour de nous !

— Eh bien ! allons à la recherche de Jean et de Kayette !... Il n'y a pas un instant à perdre.

— Partons !" répondit M. Serge.

Cornélia et Napoléone ne voulant pas rester à la *Belle-Roulotte*, celle-ci fut laissée à la garde de Clou, et tous partirent, précédés des deux chiens, qui furent à la surface de l'icefield.

On marcha d'un bon pas sur cette neige dure comme du granit, et dans la direction de l'ouest. Si Wagram et Marengo tombaient sur les traces de leur maître, ils sauraient bien les reconnaître. Mais, une demi-heure après, ils n'avaient encore rien trouvé. Il fallut s'arrêter alors, car on s'es-soufflait vite par cette température si basse que l'air semblait être gelé.

L'icefield, qui s'étendait à perte de vue vers le nord, le sud et l'est, était borné à l'ouest par quelques hauteurs, qui n'avaient point la forme ordinaire des icebergs. Peut-être étaient-ce les linéaments du littoral, d'un continent ou d'une île.

En ce moment, les chiens aboyèrent avec violence et se précipitèrent vers un mamelon blanchâtre, sur lequel se détachaient un certain nombre de points noirs.

On se remit en marche, pressant le pas, et bientôt Sandre remarqua que ces points étaient des êtres humains, et que deux d'entre eux faisaient des signes...

"Jean !... Kayette !" s'écria-t-il, en s'élançant à la suite de Wagram et de Marengo.

C'étaient Kayette et Jean, sains et saufs...

Ils n'étaient pas seuls. Un groupe d'indigènes les entourait, et ces indigènes, c'étaient les habitants des îles Liakhoff.

V

LES ÎLES LIAKHOFF

Il y a dans les parages de la mer Arctique trois archipels, désignés sous le nom général de Nouvelle Sibérie, qui comprennent les îles de Long, les îles d'Anjou, les îles Liakhoff. Ce dernier, le plus rapproché du continent asiatique, est formé par un groupe d'îles situé entre les 73° et 75° de latitude nord, et les 135° et 140° de longitude est, sur une étendue de quarante-neuf mille kilomètres carrés. Parmi les principales, on peut citer les îles Kotelnyï, Blinyi, Malyï et Belkoff.

Territoires arides, pas d'arbres, pas de productions du sol, à peine une végétation rudimentaire pendant les quelques semaines d'été, rien que des os de cétacés et de mammoth, agglomérés depuis la période de formation géologique, du bois fossile, en très grande quantité — tels sont ces archipels de la Nouvelle-Sibérie.

Les îles Liakhoff ont été découvertes dans les premières années du XVIII^e siècle.

C'était sur Kotelnyï la plus importante et la plus méridionale du group, à quatre cents kilomètres environ du continent, que le personnel de la *Belle-Roulotte* était venu prendre pied, après une dérive de quarante jours, après un parcours de six à sept cents lieues. Au sud-ouest, sur le littoral sibérien, s'ouvrait la vaste baie de la Léna, large échancrure par laquelle les eaux de ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Asie sep-

tentrionale, se précipitent dans la mer Arctique.

On le voit, cet archipel des Liakhoff, c'est l'*ultima Thule* des régions polaires à cette longitude. Au delà, jusqu'à l'infranchissable limite de la banquise, les navigateurs n'ont reconnu aucune terre. Quinze degrés plus haut, c'est le pôle nord.

Les naufragés avaient donc été jetés sur les confins du monde, bien que ce fût à une latitude moins élevée que celles du Spitzberg et des territoires septentrionaux de l'Amérique.

En somme, si la famille Cascabel avait fait route plus au nord que le comportait son premier itinéraire, elle s'était constamment rapprochée de la Russie d'Europe. Ces centaines de lieues, franchies depuis Port-Clarence, lui avaient occasionné moins de fatigues que de dangers. Une dérive, faite dans ces conditions, c'était autant de chemin d'épargné à travers des régions presque impraticables pendant l'hiver. Et peut-être n'y aurait-il pas eu lieu de se plaindre, si, par une dernière malchance, M. Serge et ses compagnons ne fussent tombés entre les mains de ces indigènes des Liakhoff. Obtiendraient-ils leur liberté ou pourraient-ils la recouvrer par la fuite ? c'était douteux. En tout cas, ils ne tarderaient pas à le savoir, et, lorsqu'ils seraient fixés à cet égard, il serait temps de prendre un parti suivant les circonstances.

L'île Kotelnyï est habitée par une tribu d'origine finnoise, comptant deux cent cinquante à trois cents âmes, hommes, femmes et enfants. Ces indigènes, d'aspect répugnant, sont des moins civilisés entre ces peuplades du littoral, Tchouktchis, Loukaghirs et Samoyèdes. Leur idolâtrie passe toute croyance, en dépit du dévouement des frères Moraves, qui n'ont jamais pu triompher des superstitions de ces Néo-Sibériens, ni de leurs instincts de pillards et de voleurs.

La principale industrie de l'archipel des Liakhoff, c'est la pêche des cétacés, qui fréquentent en grand nombre ces parages de la mer Arctique, et la chasse aux phoques, presque aussi abondants qu'à l'île de Behring pendant la saison chaude.

L'hiver est très dur sous cette latitude de la Nouvelle Sibérie. Les indigènes habitent ou plutôt se terront au fond de trous obscurs, creusés sous l'amas des neiges. Ces trous sont quelquefois divisés en chambres, où il n'est pas difficile de maintenir une assez haute température. Ce qu'on y brûle, c'est ce bois fossile, qui peut être comparé à la houille, et dont ces îles possèdent des gisements considérables, sans compter les réservoirs de cétacés, employés également comme combustible. Une ouverture, percée dans le toit de ces troglodytes, sert d'issue à la fumée de leurs foyers très primitifs. Aussi, à première vue, le sol semble-t-il émettre des vapeurs comme il s'en échappe des solfatares.

Quant à la nourriture des indigènes, c'est principalement la chair de renne, qui en forme la base. Ces ruminants sont parqués sur les îlots et les îles de l'archipel en troupes considérables. En outre, les élans entrent pour une part dans l'alimentation, de même que le poisson séché, dont on fait de grandes provisions avant l'hiver. Il résulte de là que les Néo-Sibériens n'ont point à craindre d'être épuisés par la famine.

Un chef régnait alors sur le groupe des Liakhoff. Il se nommait Tchou Tchouk, et jouissait d'un pouvoir incontesté sur ses sujets. Soumis au régime de la monarchie absolue, ces indigènes diffèrent essentiellement des Esquimaux de l'Amérique russe, qui vivent dans une sorte d'égalité républicaine. Et ils s'en éloignent au point de vue du bien-être, avec leurs mœurs sauvages, leurs coutumes inhospitalières, dont les baleiniers ont souvent à se plaindre. Oui ! on ne le regrette que trop, les braves gens de Port-Clarence !

Il est certain que la famille Cascabel n'aurait pu tomber plus mal. Après la catastrophe du détroit de Behring, aller précisément atterrir sur l'archipel des Liakhoff et s'y trouver en contact avec des tribus si peu sociables, c'était vraiment dépasser les bornes de la mauvaise chance.

Aussi M. Cascabel ne cachait-il point son désappointement, en se voyant entouré d'une centaine de naturels, hurlant, gesticulant, menaçant même les naufragés, que les hasards de ce voyage avaient mis en leur pouvoir.

— Eh ! à qui en veulent-ils, ces singes ? s'écria-t-il, après avoir repoussé ceux qui le serraient de trop près.

— A nous, père ! répondit Jean.

— Drôle de façon d'accueillir les visiteurs !... Est-ce qu'ils auraient envie de nous manger ?...

— Non, mais très probablement ils ont l'intention de nous retenir prisonniers dans leur île !

— Prisonniers ?...

— Oui, comme ils ont déjà fait de deux matelots, qui sont arrivés avant nous !...

Jean n'eut pas le loisir de donner des explications plus complètes. Une douzaine d'indigènes venaient de saisir M. Serge et ses compagnons. Il fallut, bon gré mal gré, les suivre vers le village de Tourkef, autrement dit la capitale de l'archipel.

Pendant ce temps, une vingtaine d'autres se dirigeaient du côté de la *Belle-Roulotte*, d'où s'échappait une petite fumée qu'un reste de jour permettait d'apercevoir dans l'est.

Un quart d'heure après, les prisonniers avaient atteint Tourkef, et ils étaient introduits à l'intérieur d'une vaste excavation creusée sous la neige.

— La prison de l'endroit, sans doute ! fit observer M. Cascabel, dès qu'on les eut laissés seuls autour d'un foyer allumé au centre de ce réduit.

Et d'abord, il fallut que Jean et Kayette fissent le récit de leurs aventures. Le morceau de glace qui les portait avait suivi la direction de l'ouest, après avoir disparu derrière les blocs en dérive... Jean tenait la jeune Indienne dans ses bras, criant qu'elle ne fût renversée par les chocs... Ils n'avaient pas de vivres, ils allaient être sans abri pendant de longues heures, mais du moins ils étaient ensemble... Blottis l'un contre l'autre, peut-être ne sentiraient-ils ni le froid ni la faim. La nuit vint... S'ils ne pouvaient se voir, ils pouvaient s'entendre... Les heures s'écoulèrent dans des trames continuelles, avec la peur d'être engloutis... Puis les pâles rayons du jour reparurent, au moment où ils venaient de se heurter contre l'icfield... Jean et Kayette s'aventurèrent à travers l'immense champ de glace, ils marchèrent longtemps et, arrivés à l'île Kotelnyï, ils tombèrent entre les mains des indigènes.

— Et tu dis, Jean, demanda M. Serge, qu'il y a d'autres naufragés qui sont leurs prisonniers...

— Oui, monsieur Serge, répondit Jean.

— Vous les avez vus ?...

— Non, monsieur Serge, dit Kayette, mais j'ai pu comprendre ces indigènes, car ils parlent le russe, et ils ont fait allusion à deux matelots, qui sont retenus dans leur village.

En effet, le langage des tribus septentrionales de la Sibérie est celui de la Russie, et M. Serge pourrait s'expliquer avec les habitants des Liakhoff. Mais, qu'espérer de ces pillards, qui, repoussés des provinces assez peuplées à l'embouchure des fleuves, se sont réfugiés au fond de ces archipels de la Nouvelle-Sibérie, où ils n'ont rien à craindre de l'administration moscovite.

Cependant M. Cascabel ne décolerait pas depuis qu'il n'avait plus la liberté d'aller et venir. Il se disait, non sans raison, que la *Belle-Roulotte* serait découverte, pillée par ces coquins, détruite peut-être. En vérité, ce n'était pas la peine d'avoir échappé à la débâcle du détroit de Behring pour venir s'échouer entre les mains de cette "vermine polaire !"

— Voyons, César, lui dit Cornélia, calme-toi !... Cela ne sert à rien de s'emporter !... En somme, il pouvait nous arriver de pires malheurs !

— Pires... Cornélia ?

— Sans doute, César ! Que dirais-tu si nous n'avions pas retrouvé Jean et Kayette ? Eh bien ! ils sont là tous les deux, et nous sommes vivants, tous vivants !... Songe aux dangers que nous avons courus, et auxquels nous avons échappé... que c'est un miracle !... Je pense donc qu'au lieu de se mettre en colère, il faut remercier la Providence...

— Et je la remercie, Cornélia, je la remercie du fond du cœur ! Il m'est pourtant bien permis de maudire le diable, qui nous a jetés entre les griffes de ces gueux-là !... Ils ressemblent plutôt à des bêtes qu'à des créatures humaines !

Et il avait raison, M. Cascabel, mais Cornélia n'avait pas tort. Pas un des hôtes de la *Belle-*

Roulotte ne manquait à l'appel. Tels ils avaient quitté Port-Clarence, tels ils se retrouvaient dans ce village de Tourkef.

— Oui... au fond d'un trou de putois ou de taupes ! murmura M. Cascabel. Une fosse, dont des ours un peu bien léchés ne voudraient pas pour leur tanière !

— Tiens... et Clou ? s'écria Sandre.

Au fait, qu'était-il devenu, ce brave garçon ? On l'avait laissé à la garde de la *Belle-Roulotte*. Avait-il, au risque de sa vie, essayé de défendre le bien de son maître ? Était-il maintenant au pouvoir de ces sauvages ?

Et, après que Sandre eut rappelé Clou de Girofle au souvenir de la famille :

— Et Jako !... dit Cornélia.

— Et John Bull !... dit Napoléone.

— Et nos chiens ?... ajouta Jean.

Il va de soi que les inquiétudes se portaient principalement sur Clou-de-Girofle. Le singe, le perroquet, Wagram et Marengo ne venaient qu'en seconde ligne.

En ce moment, un tumulte se fit entendre au dehors. C'était un mélange d'objurgations, auxquelles se joignaient les aboiements des deux chiens. Presque aussitôt, l'orifice qui donnait accès dans l'excavation s'ouvrit brusquement. Wagram et Marengo firent irruption, et, après eux, parut Clou-de-Girofle.

— Me voici, monsieur patron, s'écria le pauvre diable, à moins que ce ne soit pas moi... car je ne sais plus où j'en suis !

— Tu es précisément où nous en sommes ! répliqua M. Cascabel en lui tendant la main.

— Et la *Belle-Roulotte* ?... demanda vivement Cornélia.

— La *Belle-Roulotte* ? répondit Clou. Eh bien, ces gentlemen l'ont découverte sous la neige, ils s'y sont attelés comme des bêtes, et ils l'ont conduite à leur village.

— Et Jako ?... dit Cornélia.

— Jako aussi.

— Et John Bull ?... ajouta Napoléone.

— John Bull tout de même !

En somme, puisque la famille Cascabel était retenue à Tourkef, mieux valait que la maison roulante y fût aussi, bien qu'elle fût menacée de pillage.

Cependant la faim commençait à se faire sentir, et il ne semblait pas que les indigènes eussent le souci de nourrir leurs prisonniers. Fort heureusement, le prévoyant Clou avait eu la précaution de garnir ses poches. Il en tira quelques boîtes de conserves, qui devaient suffire aux premiers repas. Puis, roulé dans sa fourrure, chacun dormit tant bien que mal au milieu d'une atmosphère que la fumée du foyer rendait presque irrespirable.

Le lendemain—5 décembre—M. Serge et ses compagnons furent extraits de leur réduit, et c'est avec un inexprimable soulagement qu'ils se retirèrent à l'air du dehors, bien que le froid fût extrêmement vif.

On les amena devant le chef.

Ce personnage, de physionomie rusée, de mine peu engageante, occupait une sorte d'habitation souterraine, plus vaste et plus confortable que les taudis de ses sujets. Cette cabane était creusée au pied d'un gros morne rocheux, encapuchonné de neige, dont le sommet représentait assez exactement une tête d'ours.

Tchou-Tchouk pouvait être âgé d'une cinquantaine d'années. Sa face glabre, allumée de petits yeux vifs comme des braises, était pour ainsi dire animalisée, si l'on peut se servir de cette expression, par les crocs aigus qui soulevaient ses lèvres. Assis sur un tas de fourrures, vêtu de peaux de rennes, chaussé de bottes en cuir de phoque, coiffé d'un capuchon de pelleterie, il dodelinaient lentement de la tête.

— A-t-il assez l'air d'un vieux roublard ! murmura M. Cascabel.

A ses côtés se tenaient deux ou trois notables de la tribu. Au dehors attendaient une cinquantaine d'indigènes, à peu près vêtus de la même façon que leur chef, et dont on ne pouvait reconnaître le sexe sous ces vêtements identiques que portent les hommes et les femmes de la Nouvelle-Sibérie.

Et, tout d'abord, Tchou-Tchouk, s'adressant à

M. Serge, dont il avait, sans doute, deviné la nationalité, lui dit en un langage russe très compréhensible :

— Qui êtes-vous ?...

— Un sujet du Czar ? répondit M. Serge, pensant que ce titre impérial imposerait peut-être à ce souverain d'archipel.

— Et ceux-là ?... reprit Tchou-Tchouk, qui désignait les membres de la famille Cascabel.

— Des Français ! répondit M. Serge.

— Des Français ?... répéta le chef.

Et il semblait qu'il n'avait jamais entendu parler d'un peuple ou d'une peuplade de ce nom.

— Eh bien, oui !... des Français... des Français... de France, canaille ! s'écria M. Cascabel.

Mais il dit cela dans sa propre langue, et avec la liberté de parole d'un homme qui est sûr de ne point être compris.

— Et celle-là ?... demanda Tchou-Tchouk, en montrant Kayette, car il ne lui avait point échappé que la jeune fille devait être de race étrangère.

— Une Indienne ! répondit M. Serge.

Et alors une conversation assez animée s'engagea entre Tchou-Tchouk et lui—conversation dont M. Serge traduisait les principaux passages à la famille Cascabel.

En définitive, le résultat de cet entretien fut que les naufragés devaient se considérer prisonniers et qu'ils resteraient sur l'île Kotelnyï, tant qu'ils n'auraient pas payé en bon argent russe une rançon de trois mille roubles.

— Et où veut-il que nous les prenions, ce fils de la Grande Ourse ! s'écria M. Cascabel. Les gueux ont dû voler tout ce qui restait de votre argent, monsieur Serge !...

Tchou-Tchouk fit un signe, et les prisonniers furent reconduits au dehors. Ils étaient autorisés à se promener dans le village, à la condition de ne point s'éloigner, et, dès le premier jour, ils purent reconnaître qu'on les surveillait de très près. A cette époque, d'ailleurs, en plein hiver, il leur eût été impossible de s'enfuir pour gagner le continent.

M. Serge et ses compagnons s'étaient aussitôt rendus à la *Belle-Roulotte*. Là, se pressaient un grand nombre d'indigènes, en extase devant John Bull, qui les gratifiait de ses meilleures grimaces. N'ayant jamais vu de singes, ils se figuraient, sans doute, que ce quadrumane à poil roux faisait partie de la race humaine.

— Ils en sont bien, eux ! fit observer Cornélia.

— Oui... mais ils la déshonorent ! répondit M. Cascabel.

Puis, réfléchissant :

— J'ai même eu tort, ajouta-t-il, de dire que ces sauvages étaient des singes ! Ils leur sont inférieurs à tous égards, et je t'en demande pardon, mon petit John Bull !

Et John Bull de répondre en faisant la culbute. Mais, lorsqu'un des indigènes voulut lui prendre la main, il le mordit jusqu'au sang.

— Bravo, John Bull !... Mords-les !... Mords-les et ferme ! s'écria Sandre.

Toutefois, cela eût peut-être mal fini pour le singe, et il aurait pu payer cher son coup de dent, si l'attention des naturels n'eût été attirée par l'apparition de Jako, dont la cage avait été ouverte, et qui se promenait en se balançant sur ses pattes.

Pas plus que les singes, les perroquets n'étaient connus dans ces archipels de la Nouvelle-Sibérie. Jamais personne n'y avait vu un volatile de cette espèce, avec les vives couleurs de son plumage, ses yeux ronds en forme de besicles, et son bec recourbé comme un croc.

Et puis, quel effet Jako produisit, lorsque quelques mots, nettement articulés, sortirent de son bec ! Tout le répertoire du loquace animal y passa—à l'extrême stupéfaction des indigènes. Un oiseau qui parlait !... Et superstitieux comme ils l'étaient, les voilà qui se jettent à terre, aussi épouvantés que si des paroles se fussent échappées de la bouche de leurs divinités. Et M. Cascabel, qui s'amusa à exciter son perroquet :

— Va, Jako ! s'écriait-il, en lui faisant des agaceries. Ne te gêne pas, Jako, et dis leur flûte à ces imbéciles !

Et Jako disait flûte—un de ses mots favoris. Et il le disait avec un tel éclat de fanfare, que

les indigènes finirent par décamper, en donnant des marques de la plus vive terreur. En dépit de ses inquiétudes, "ce qu'elle riait, la famille!" ainsi qu'eût dit son illustre chef.

"Allons!... allons! reprit-il, en retrouvant un peu de sa bonne humeur, ce sera bien le diable, si nous n'arrivons pas à fichier dedans ce troupeau de brutes!"

Les prisonniers étaient restés seuls, et puisqu'il semblait que Tchou-Tchouk laissait la *Belle-Roulotte* à leur disposition, ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à réintégrer leur demeure habituelle. Sans doute, ces Néo-Sibériens la trouvaient très inférieure à leurs trous creusés sous la neige.

A vrai dire, le véhicule n'avait été dépouillé que de certains objets sans importance, mais aussi de ce qui restait d'argent à M. Serge, — argent que César Cascabel se promettait bien de ne pas abandonner même sous forme de rançon. En attendant, c'était une heureuse chance que de retrouver le salon, la salle à manger, les chambres de la *Belle-Roulotte*, au lieu d'habiter les infectes tanières de Tourkef. Rien n'y manquait. La literie, les ustensiles, les provisions de conserves, paraît-il, n'avaient point eu l'heur de plaire à messieurs et mesdames les indigènes. S'il fallait hiverner, en guettant l'occasion de s'échapper de l'île Kotelny, eh bien! c'est là que se passerait l'hivernage.

Entre temps, puisqu'on leur laissait entière liberté d'aller et de venir, M. Serge et ses compagnons résolurent de se mettre en rapport avec les deux matelots qu'un naufrage avait dû jeter sur l'archipel des Liakhoff. Peut-être pourraient-ils se concerter avec eux pour tromper la vigilance de Tchou-Tchouk et s'enfuir, lorsque les circonstances seraient favorables.

(A suivre)

PARC ROYAL

DIMANCHE, 23 SEPTEMBRE

APRÈS MIDI ET SOIR

Attraction Extraordinaire

LES FAMEUX

CHEVAUX ET PONIES DRESSÉS

De BRISTOL

Au grand complet, pour la dernière fois à Montréal.

Grande parade dans les rues Samedi.

RENDEZ-VOUS EN FOULE

Portes ouvertes à 1 h. et 7 h. P.M.

ENTRÉE, 10 Cts. — ENFANTS, 5 Cts.

QUEEN'S - THEATRE

Tous les soirs à 8.15 heures. Matinée Samedi à 2.15 hrs p.m.

Splendide reproduction de

BLACK CROOK

Semaine prochaine, avec Matinées Mercredi et Samedi,

Grande représentation de

CLEOPATRA

par LILLIAN LEWIS et une grande compagnie.

MAGNIFIQUES DECORS.
GRANDS BALLETS.
LIVING PICTURES.

Prix réguliers : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. : chez Shaw, 228 rue St-Jacques ; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

A venir: "THE NOMINEE".

THEATRE-ROYAL

Semaine de Lundi, le 17 Septembre, après-midi et soir.

Attraction de première force, la pièce fameuse

'NIGHT OWLS'

TOUJOURS LA MEILLEURE.

Tout, dans cette représentation, est nouveauté, cette saison. Toute une pléiade d'étoiles de Théâtre. 20 chanteurs de talents ayant à leur tête une reine en beauté, Rhemo Wilson. Brillante et piquante pièce burlesque intitulée, "All Night Hotel".

Prix 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m. Semaine suivante: "THE STILL ALARM".

A VENDRE!

Un Magnifique TERRAIN VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU

NO 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

Ils sont FAITS à la MAIN avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE

"CONCHA ESPECIAL"
Belle Feuille de Havane
4 POUR 25c

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

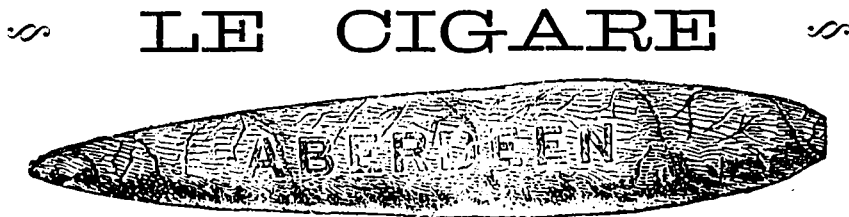
CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME
Arôme exquis
10c NET

Débité d'importe quel Cigare importé sur le marché
"LA SOVADORA"
Reine Victoria Flor Fina
Tous les jours
15c CHACUN
ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

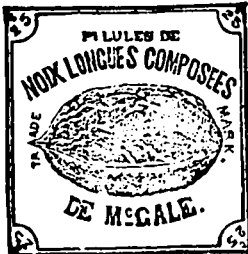
EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - **VILLENEUVE & CIE**
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 -95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR **GUERISON CERTAINE**
DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie.

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 94

OCCASION
A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie
No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,
516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de **Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts. Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bell 1365.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL avril 7 -95

JOSEPH BROSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL juillet 7-94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROSEAU, I.D.S.

27 1-35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire.)

- Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. - Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. - Abonnement, 5 frs. par an, Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. - Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. - PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. - Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Co, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. - Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. - Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). - Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Hameau, Place Louvois Paris, France.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmorat, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous conviendra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE

CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela, **ACHETEZ** LES **ALLUMETTES DE E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEUR DE Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

Coin des rues des Allemands et Vitre

mark 31-94